

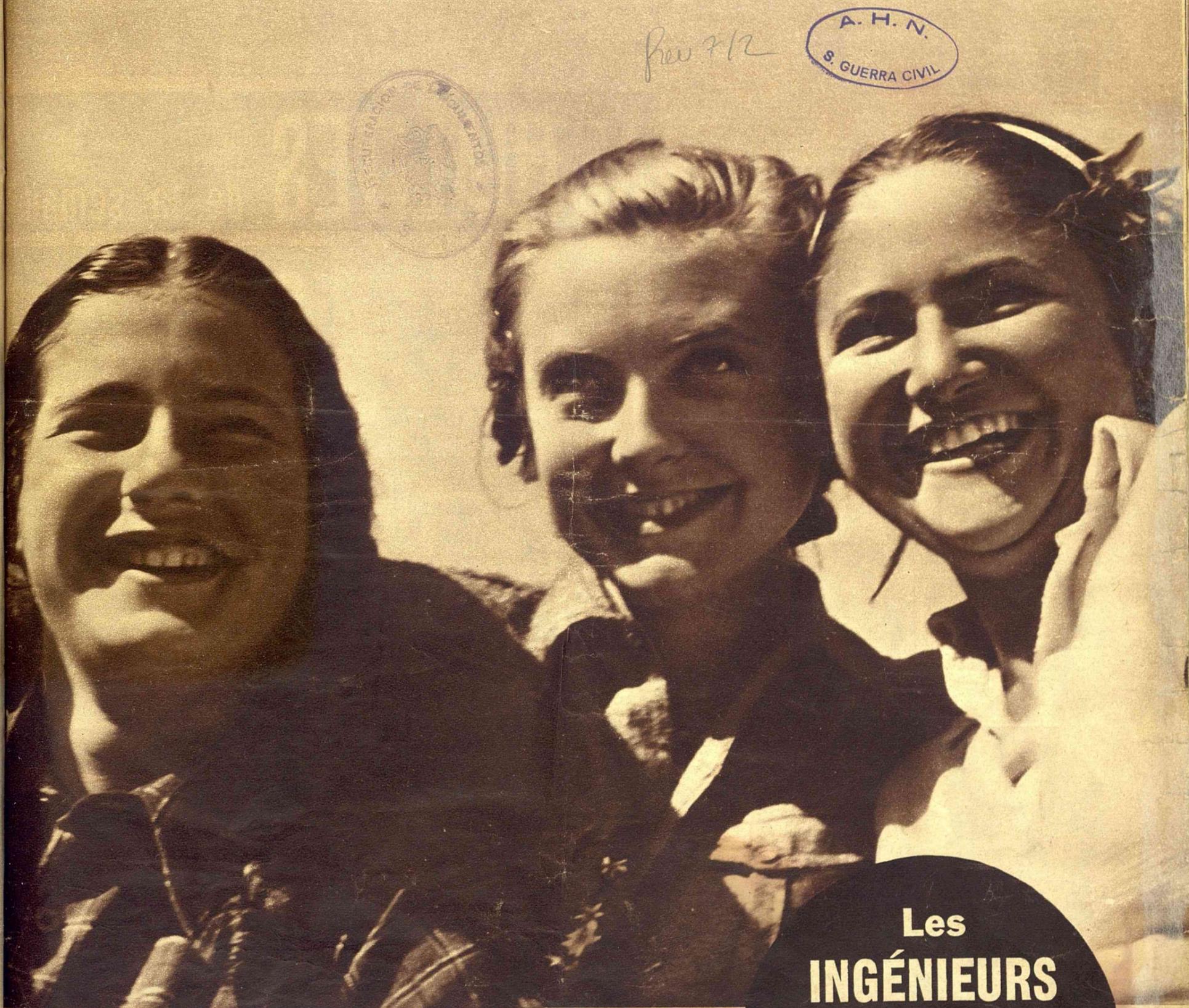
s regards

PARAIT LE JEUDI

23 SEPTEMBRE 1937

N° 193

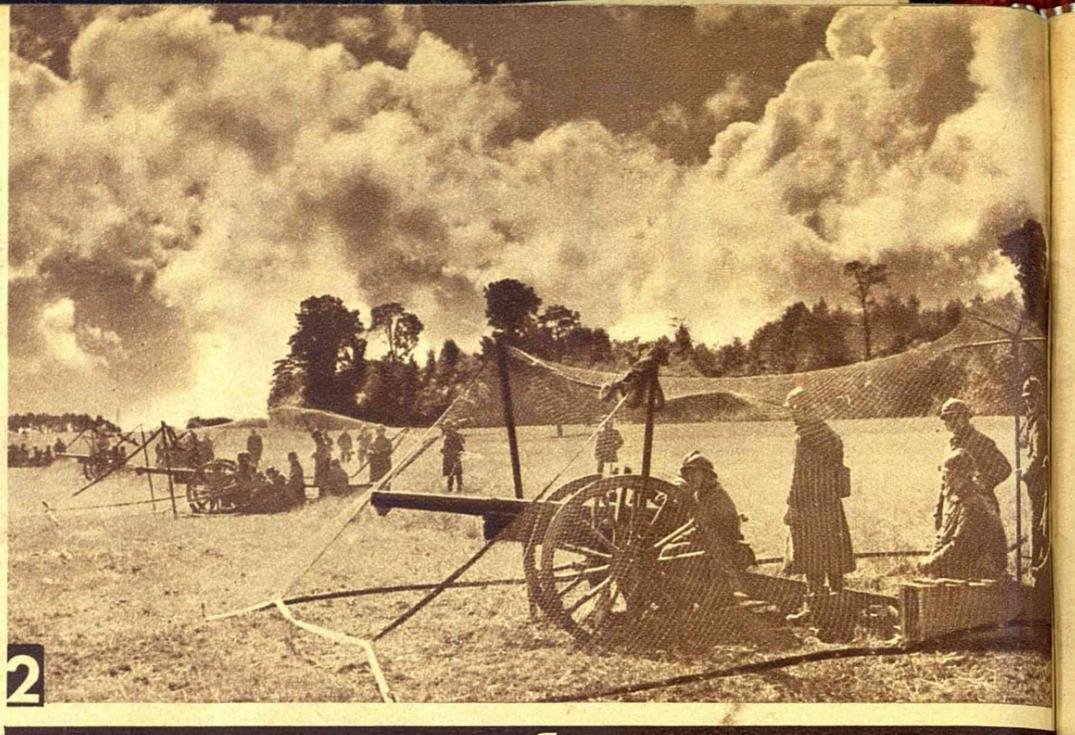
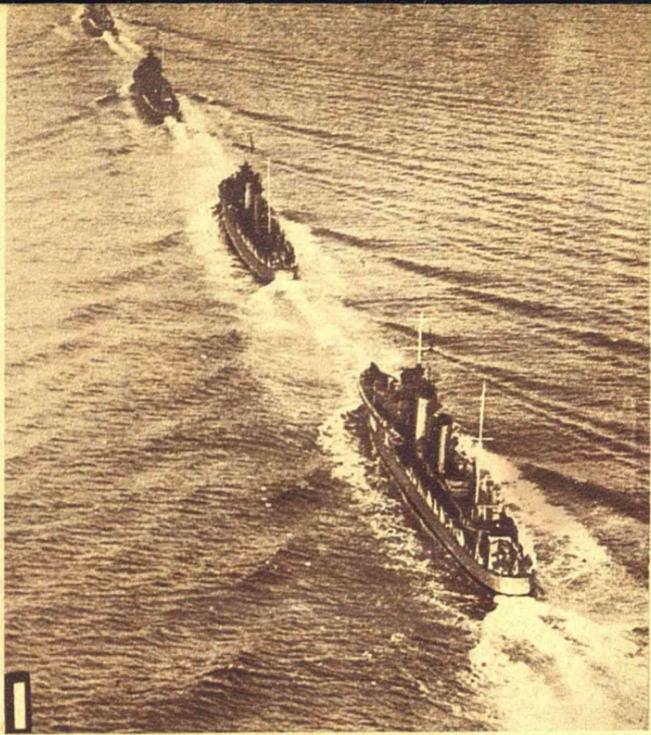
17.50
1.75 Boige
0.35 Suisse
24 pages



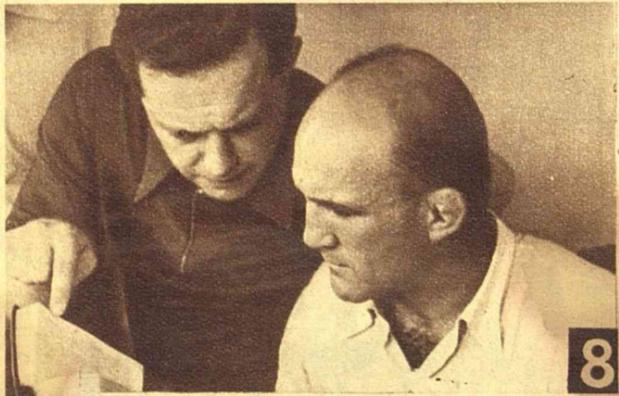
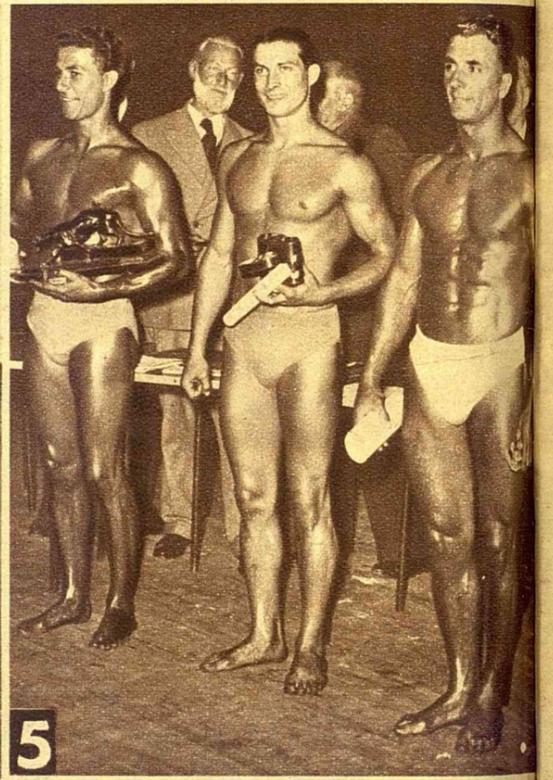
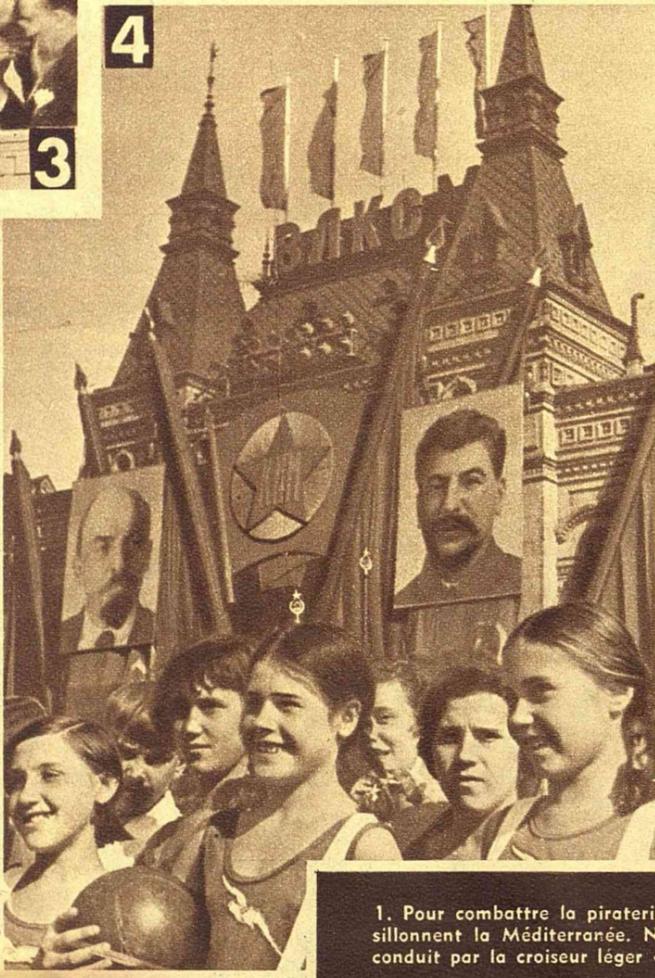
Le temps des *LOISIRS*

une grande enquête de **Juliette PARY**

Les
INGÉNIEURS
de la **TERREUR**
au travail
sur notre SOL



ACTUALITÉS de la semaine



1. Pour combattre la piraterie, de puissantes forces navales françaises et anglaises sillonnent la Méditerranée. Notre photo montre une flottille de torpilleurs anglais conduit par la croiseur léger « Cairo » quittant Sheerness pour se rendre en Méditerranée.
2. Les grandes manœuvres de l'Ouest ont donné des résultats satisfaisants, et ont démontré l'excellent moral des armées de la République. Notre photo montre des nids de canons de 75 sur le terrain des manœuvres près d'Alençon.
3. La session de la S. D. N. poursuit ses travaux. Notre photo montre M. Negrin, premier ministre d'Espagne, prononçant le discours d'ouverture.
4. Le 12 septembre, la jeunesse soviétique a fêté la XXIII^e journée des Jeunes à Moscou. Un million de Jeunes ont manifesté en une fête grandiose leur force et leur vigueur.
5. Le plus bel athlète d'Europe a été désigné au Palais des Sports. Voici devant le jury les trois premiers. De gauche à droite : Jean Pasquet (France), 1^{er}, Criso Mino (Italie), 2^e, et André Rollet (France), 3^e.
6. Les « Cagoullards », association secrète opérant sous les ordres du général Dussaigneur, et préparant la guerre civile, en accord avec les organisateurs fascistes français, a été éventé. Quatre de ses membres ont été arrêtés. Les documents saisis prouvent que la Gestapo de Hitler et l'O. V. R. A. de Mussolini fournissent les armes. Des caisses de grenades, des explosifs, des mitraillettes ont été découverts. Nos documents représentent les « cagoullards » arrêtés. En haut : de gauche à droite : Robert Leger et Michel Harispe; en bas : Henri Place et Paul Renne.
7. Notre photo montre M. André Kling, directeur du laboratoire de chimie à la police judiciaire, qui prit une part active à l'expertise des explosifs, après le sanglant attentat de l'Etoile.
8. Le populaire champion français Marcel Thil, dont les Américains suspectent sa valeur de champion du monde, ne jouit pas aux Etats-Unis d'une cote favorable. Nul doute qu'à son prochain combat il ne prouve le non fondement de ce doute.
9. A la gare de Moscou, M. Jean Zay, venant assister au 5^e festival théâtral soviétique, est reçu par A. S. Boulbnov, commissaire du Peuple pour l'Instruction Publique.

Les INGÉNIEURS de la TERREUR

au
travail
sur notre
SOL

par Claude MARTIAL



Le Chancelier du Reich salue ses troupes défilant lors du récent Congrès de Nuremberg.



Obsèques des gardiens de la paix Légnier et Truchet, victimes de la tragique explosion de la rue de Presbourg.



Un défilé monstre de drapeaux, à Nuremberg.

A NUREMBERG, l'étalage agressif, ostentatoire, menaçant du fascisme le plus explosif.

En Italie, la politique des dents serrées, du défi à l'univers entier.

En écho, à Paris, l'explosion sourde des bombes meurtrières... Tout se tient. Les bombes de l'Etoile, c'est un nouveau coup de semonce, c'est le fracas initial de la terreur que l'on voudrait faire régner sur les démocraties.

Deux bombes! Attention!...

L'attaque, elle est commencée, depuis longtemps. L'explosion, c'est une fusée de plus dans le feu d'artifice du fascisme.

Fusée maladroite, peut-être. On ne gagne pas à tous les coups. En une journée, le but était manqué. On n'était pas parvenu à laisser planer sur les organisations ouvrières la responsabilité de l'acte de terreur. Même, il y avait eu, choc en retour, une sorte de réveil d'une police assoupie, d'alerte d'une opinion publique souvent trompée.

Pourtant, que de bombes, déjà. Et quelle activité multiple, diverse, dans tous les domaines, d'un fascisme international en plein travail.

Terrorisme. Espionnage. Trahison.

Le réseau est serré, le filet bien tendu.

Il y a eu un an, le 19 septembre, une bombe éclatait à Vienne, dans la joie tumultueuse d'une jeunesse qui dansait.

Bombe fasciste déjà. Et le jeune et héroïque Daniel Llacer mourait, victime de l'assassin qu'il voulait arrêter.

L'assassin, nul ne l'a rejoint. Pas plus, on n'a désarmé ses complices.

Ses complices, la légion noire, la légion brune de l'Internationale fasciste.

Ceux qui lancent des bombes, signalent les bateaux, les avions, font passer, en fraude, des armes à Franco, recrutent pour lui des mercenaires, arment en France même, les ligueurs des La Rocque et Doriot.

La cinquième armée! Celle de l'intérieur qui, en cas de guerre étrangère comme de guerre civile saperait, du dedans, la défense nationale, la résistance populaire.

Faut-il des preuves?

A Marseille, des bombes explosent à bord des navires espagnols; à Marseille, au central téléphonique même, des espions dérobent des télégrammes officiels et s'en vont les porter aux permanences fascistes.

A Cerbère, une bombe sous le tunnel international qui permet la liaison entre la France et l'Espagne républicaine. On arrête, par hasard, le terroriste. Il vient d'Italie avec une bombe... et un passeport régulier.

Bombes partout, dans le Midi, à la porte des Consulats espagnols, ou contre le mur d'une église. Bombes dans les camions qui descendent vers l'Espagne, avec des vivres ou du matériel sanitaire. Bombes et incendies dans les aérodromes.

Les a-t-on comptées, les bombes qui ont précédé, et préparé celles de l'Etoile?

Et, à l'actif de la police, quelles arrestations? Quelles mesures contre les agents de Franco, si souvent dénoncés, preuves à l'appui, par les organisations du Front Populaire?

Dans les bureaux de la Sûreté, les dossiers dorment. C'est le dossier du fascisme italien en France, avec le double assassinat des frères Rosselli, à Bagnoles-de-l'Orne. C'est l'exécution de Loretta Toureaux, agente suspecte.

Dossiers classés.

Classée aussi, l'instruction sur les organisations étrangères en France.

Le Temps des LOISIRS

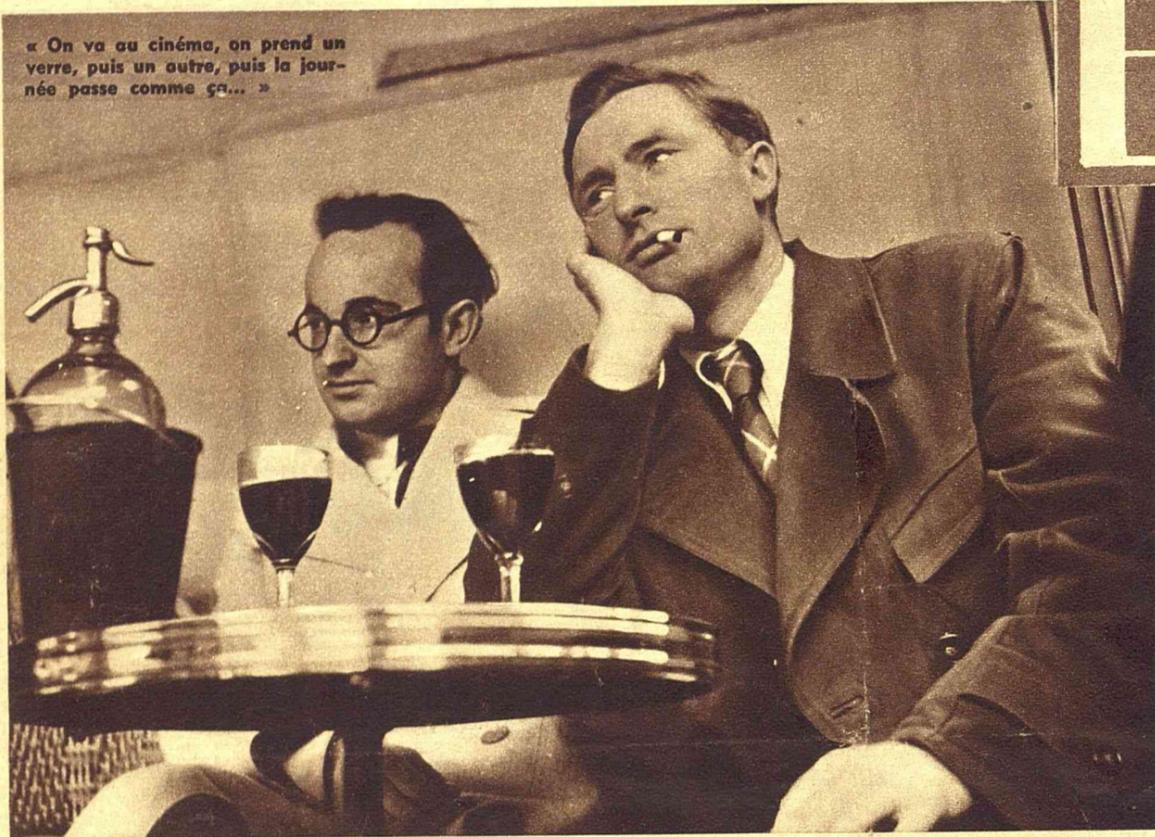
UNE GRANDE ENQUÊTE - REPORTAGE

1

de Juliette PARY

ÇA ROULE

« On va au cinéma, on prend un verre, puis un autre, puis la journée passe comme ça... »



E

En 1935, dans un bistrot :

« J'suis ent'deux trains, on est arrivé à 6 heures c'matin, on r'part à 19 heures. Ça roule encore dans ma tête. Mais à partir d'jeudi j'ai mon congé, alors j'me r'poserai, j'pourrai causer tranquillement.

« Des loisirs, dans not'métier, y en a forcément. On a congé huit à douze jours par mois, chez nous. Au moins quat'jours de suite, pour se r'poser du roulement. D'habitude, sur not' ligne, c'est comme ça: on part le matin à 6 heures, on roule sept heures jusqu'au terminus, on stationne jusqu'au soir, on r'part pour Paris.

« Quand l'train s'en va, j'commence à éplucher mes légumes, patates et l'reste; à huit heures, c'est l'premier service du déjeuner au wagon-restaaurant; y a un serveur, moi j'ai qu'la vaisselle et l'cuisinier à aider. A onze heures, c'est les deux services du grand déjeuner; alors, qu'est-ce qu'y a comme vaisselle ! Le boulot est pas dur, c'est seulement qu'on est d'bout d'puis six heures l'matin dans la cuisine du wagon, alors on a l'roulement dans les jambes.

« Y a sept ans que j'suis dans l'wagon-restaaurant, j'vais sur mes vingt-quatre. Après l'école, j'suis entré dans une charcuterie, mais ça m'disait rien, on mangeait trop d'cochon. Moi j'avais des idées d'sport, au patronage j'étais l'premier en gymnastique. Je r'gardais de c'côté-là, puis un copain m'a dit qu'y avait une place au wagon-restaaurant, la Compagnie m'a pris, et ma foi, j'suis resté. Y en a tant qui chôment, j'ai d'la chance d'avoir ça, j'gagne vingt-huit francs par jour, et quatorze les jours d'congé.

« C'que j'en fais, d'mes congés ? Ben voyons, quand l'train arrive au terminus, à une heure, y

le fascio de Paris, ou les chemises brunes, les associations de Russes blancs — voyez l'affaire Navachine — ou de monarchistes espagnols.

Tout cela, on n'a pas pu l'ignorer dans les services du Ministère de l'Intérieur. L'a-t-on oublié?

Et qui donc, d'une voix autorisée, répondait à un journaliste, s'informant de l'enquête sur le meurtre des Rosselli :

— On ne trouvera jamais les assassins, heureusement!

Heureusement ! car il ne faut pas d'incidents diplomatiques. Il ne faut pas plus surprendre, en flagrant délit d'assassinat, un agent étranger, qu'il ne faudrait, en haute mer, couler un sous-marin pirate qui ne serait pas anonyme.

Prudence! Licence de tuer, par les bombes ou le revolver, mais, en douce.

Comment s'en priver?

C'est, à Paris, dès les premiers jours de la guerre d'Espagne, l'installation dans un grand hôtel des boulevards, du financier Juan March, de Mgr Palmer, des frères Aunos qui, avec ou sans l'ambassadeur et ami de M. Jean Chiappe, marquis Quinsonès de Léon, organisent, et très vite, leur réseau d'espions et de provocateurs.

Désormais, pas un journaliste qui ne parte pour l'Espagne « nationaliste » sans avoir sa fiche. La prison l'attend, parfois. Les volontaires sont repérés. On guette les départs de trains pour l'Espagne.

On signale aux sous-marins à l'affût, aux avions Fiat ou Henckel les bateaux qui s'en vont, chargés de vivres, des ports français vers les ports d'Espagne.

A Bayonne, à Saint-Jean-de-Luz, la toile est plus ténue encore. Ici, c'est l'installation, en terre neutre, d'un état-major étranger.

Et des rafales de balles accueillent l'avion de commerce. Et Gally est abattu. Et Guidez est assassiné lâchement.

Avec la complicité, l'applaudissement approbatif de Français embauchés dans ces entreprises étrangères, des sections entières des ligues fascistes entraînées à combattre sur leur propre sol sous les ordres d'une Internationale fasciste.

Du beau travail.

Et du travail économique.

Car tout se mène d'une seule traite. L'Italie prête à l'Allemagne, quand il le faut, les terroristes Oustachis qu'elle a recueillis. Le doktor Bauer, chimiste en explosifs, prépare des bombes pour qui en veut.

Les renseignements de l'un vont à l'autre. Echange. Les équipes qu'on entretient à Marseille, à grands frais, quand elles ne sont pas en service commandé à miner des navires, elles s'en vont, à Toulon, « travailler » l'arsenal ou visiter la Pyrotechnie.

On croit servir, dans les Pyrénées, contre les « rouges » de Valence. C'est pour l'espionnage allemand qu'on lève des plans. C'est pour Hitler

qu'on introduit, dans les aérodromes, des agents qui ne vont pas, soyez-en sûr, se borner à relever les possibles départs pour l'Espagne.

L'araignée fasciste a tendu sa toile sur la France. Pourquoi faut-il que des Français l'aient aidé, dévotieusement, à cette besogne contre le pays.

Ah! les bombes de l'Etoile, comme elles paraissent, dans tout cet immense travail, comme un tragique détail d'une œuvre formidable.

Car on l'arme, aussi, cette cinquième colonne, qui aidera, le cas échéant, les armées de l'envahisseur.

Camionnettes qui passent les frontières, en fraude. Entrepreneurs de guerre civile qui entreposent les mitraillettes, les caisses de grenades et les parabellums.

La presse qui donne, à pleine voix, la presse qui excite à la haine, la presse qui dénonce les ministres, jette la suspicion sur l'aviation, l'armée.

La presse qui fournit à la propagande allemande ses meilleurs arguments.

Quel orchestre docile!

Et quel instrument, pour demain.

L'incroyable, ce n'est peut-être pas qu'il se soit trouvé des Français, — et de ceux qui se disent nationaux — pour recommencer Coblentz et se mettre aux ordres de « l'ennemi héréditaire ».

Nos nationalistes, hélas! nous ont habitué, depuis longtemps, à tous les reniements, préludes des trahisons.

Non! l'incroyable, c'est qu'il ait fallu les deux nouvelles bombes pour remuer, enfin, la police endormie.

Et qu'un Etat-major, un 2^e Bureau — le fameux contre-espionnage — aient ignoré, si longtemps, cette terrible activité étrangère en France.

Et que l'on ait eu peur, si longtemps, de lever le voile, d'enlever le masque :

— N'y touchez pas! C'est peut-être un étranger!

Peur qui subsiste encore.

Car l'on s'égare, doucement, vers des chemins plus sûrs.

C'est bien de découvrir, enfin, une organisation de ravitaillement d'armes dénoncée, depuis des mois déjà, par le Rassemblement populaire.

Cela ne suffit pas à ruiner le travail du fascisme hitléro-mussolinien en terre française.

Des mesures hâtives, ou maladroitement, ont jeté le trouble dans le foyer d'antifascistes paisibles réfugiés en France.

Comme si — et on le sait — les vrais travailleurs du désordre, les vrais ingénieurs de la terreur, roulant en voiture de luxe, installés dans les palaces, maniant l'or comme les consciences, n'avaient pas, eux, des papiers en règle, parfaitement.

Et comme s'ils restaient, vraiment, sous le masque ou sous la cagoule, des inconnus, des intouchables.

Claude MARTIAL.

a encore toute la plonge à faire, puis faut nettoyer la cuisine. Ça va jusqu'à trois heures. Après, on est libre, on roupille dans les compartiments. Y a toujours des voyageurs qui laissent des journaux, mais j'vous dirai qu'on n'a pas beaucoup envie d'lire. Après neuf heures d'bout, on a sommeil. On pourrait se r'poser bien, c'est seulement que l'train roule toujours même pendant l'arrêt. On l'a dans la tête, l'roulement, comprenez ?

« C'est rare qu'on sorte en ville, on est trop fatigué pour ça. A sept heures, on r'prend l'boulot, on r'part, c'est l'service du dîner, et comme ça jusqu'à Paris. Quand on arrive à deux heures du matin, on n'a plus qu'l'idée d'dormir dans le lit d'l'hôtel près de la gare. Puis, à six heures ça r'commence.

« J'deviens un peu trop gras, j'pèse dix kilos d'trop, j'sais bien qu'il faut faire du sport, mais ça s'arrange pas. Dans l'temps, j'aimais la bicyclette; maint'nant j'peux plus, ça roule aussi.

« Toute la semaine dans mon train, j'me dis : « Encore trois jours, encore deux jours, encore un jour, et j'ai mon congé ! Cette fois je f'rai des choses ! J'lirai tous les journaux, j'irai dans une équipe de football, j'rigol'rai bien, quoi ! » Puis j'arrive chez mes vieux, je dors vingt-quatre heures pour me faire passer l'roulement d'la tête. Puis, faut bien causer, faut voir un journal, un seul au moins; puis viennent les copains, on va au cinéma, on s'promène su'les boulevards, on prend un verre. Puis v'là déjà trois jours d'passés.

« Des fois, y a des copains qui m'appellent à des conférences, ça me dirait bien si c'était pas si long pour y aller. Ces types qui vous dév'loppent leurs vues, c'est pas bête du tout, c'est logique. Quand y en a un qui cause des voyages, j'me rends compte qu'après tout, j'vois pas du pays ! Quand c'est su'l théâtre, j'pense : « Y a du pour ! J'verrai ça de plus près, j'irai à des spectacles, j'lirai des livres ». J'm'embarque dans l'train avec c't'idée, j'commence le travail, et ça roule, et j'me dis : « Encore huit jours jusqu'à mon congé — la prochaine fois je f'rai des tas d'choses ! »



Cette prochaine fois est arrivée.

C'est aujourd'hui, c'est en ce moment qu'on fait « des tas de choses ».

Partout où elles se font, au Théâtre du Peuple et sur les terrains de camping, au Parc des Loisirs et aux cours de l'Institut d'Education Ouvrière, aux excursions collectives en bateau le long de l'Exposition ou aux séances du Brevet Sportif Populaire, je regarde s'il n'y est pas, mon cheminot de 1935. Est-ce que ça roule toujours dans sa tête ? Depuis ces trois quarts d'heure dans le bistrot, il y a deux ans, je ne l'ai plus rencontré. Entre temps, il a pourtant eu bien plus qu'avant l'occasion de s'en sortir: l'Union Touristique des Cheminots est née (le petit pavillon au bout du quai n° 1 de la Gare Saint-Lazare, d'un vert clair tranquille sous les sifflements des trains qui rentrent et repartent); l'Union des clubs de sport de cheminots s'est faite, un mouvement sportif plus énergique se dessine; même dans cette corporation aux conditions particulières, curieusement lente et hostile au déplacement (le cheminot, c'est un fait, n'aime pas cheminer !), les lois nouvelles ont provoqué un essor.

Dans chaque visage devant les zincs de bistrots et à la sortie des cinés, je retrouve un peu le plongeur de wagon-restaurant; si ce n'est pas le train qui roule dans cette tête, c'est l'apéro et le film de gangster... Arrêter ce roulement ! Plus le temps avance, plus ça devient urgent. On fait pour les Loisirs dix fois plus qu'avant, mais pas encore assez; jamais assez. Sur les centaines de millions qui goûtent de vrais loisirs, combien de millions qui n'ont encore que des heures désertes, enroulées dans une lourde torpeur ! Une secousse, une seule, et c'est la révélation du camping et de l'air, ou de la chorale, ou de la nage dans l'eau verte et transparente de la piscine, ou du spectacle dont la couleur et le chant font descendre dans la gorge le même plaisir velouté que le vin — mais en plus fort !

Si cette secousse lui manque, s'il n'est pas entraîné, orienté, soutenu par les camarades qui ne savent que faire de leurs loisirs, l'homme s'enlise dans le roulement.

Dans presque chaque syndicat il y a des responsables qui le savent; humblement tapis dans un coin, souvent considérés encore comme des auxiliaires de second ordre, parfois privés de budget, ils travaillent peut-être plus lourd que les autres. Ils poussent de toutes leurs forces cette grande machine nouvelle des Loisirs, à laquelle il y a tant de rouages inconnus.

Où en sont leurs créations récentes: foyers, bibliothèques, clubs, chorales, cours ? Chez les Métallos, dans le Bâtiment, dans l'Alimentation, dans la Couture ? Où en est leur collaboration avec les groupements, sociétés, offices de camping, tourisme, art, théâtre, nés pendant ces quinze mois ?

Après le grand effort réalisé pendant les vacances, où en est le programme des loisirs à la rentrée ?

Où roule ce cheminot de 1935 ? Sait-il enfin que tout ce qu'il souhaitait est à sa portée ?

(A suivre)



« Cultures, idées, échanges d'expériences, mondes nouveaux qui s'ouvrent... »

« C'est la révélation du plein air, de l'étan joyeux du corps !... »



S

LE

st arrivé
9 heures.
Mais à
lors j'me
illement.
, y en a
uize jours
de suite,
sur not'
à 6 heu-
s, on sta-
éplicher
res, c'est
n-restau-
isselle et
les deux
t-ce qu'y
dur, c'est
x heures
ors on a

n-restau-
es l'école,
a m'disait
avais des
emier en
puis un
agon-res-
foi, j'suis
a chance
r jour, et
n voyons,
heure, y

soyez-en
oi faut-il
contre le

cet im-
échéant,

neurs de
des et les
haine, la
armée.
urs argu-

ançais, —
se mettre

à tous les
bes pour

nnage —
nce.
masque :

t d'armes

olinien en
s le foyer

, les vrais
s palaces,
en règle,

a cagoule,

RTIAL.

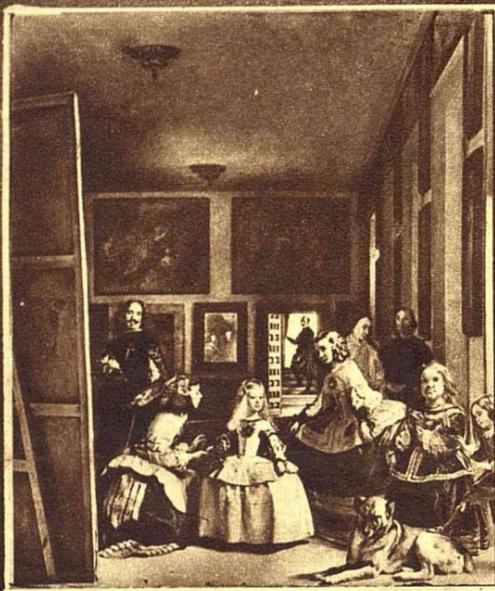
dans
le

P



Ci-dessus : « Scène du 3 mai 1808 », tableau de Goya. « Un jeune paysan vêtu d'une chemise blanche tend les bras au ciel... à côté de lui, un homme lève le poing: un salut antifasciste avant la lettre ».

(Cl. Giraudon).



A gauche : « Las Meninas », tableau de Velázquez. « Il y a une petite princesse aux cheveux couleur de chanvre, tombant sur les épaules. Autour d'elle s'affairent des demoiselles de la Cour, une naine à la tête énorme, une religieuse, un chien nonchalant et un grand d'Espagne ».

(Cl. Giraudon).

Ci-dessus : « La reddition de Breda », tableau de Velázquez. « La bataille terminée, l'horizontale meurtrière des lames se rangeait en la verticale paisible d'un corps de garde. Le chevaleresque commandant de la forteresse tend les clefs de la ville à l'assiégeant non moins chevaleresque ».

(Cl. Giraudon).



VOUS qui avez connu le Prado, vous l'aimiez, vous lui étiez reconnaissant, car nulle part, en Espagne, vous n'avez vu l'âme de ce pays plus dignement, plus pleinement « présente » que dans cette maison. Non pas que

le Prado fût une galerie de peintures exclusivement espagnoles. Au contraire. Mais c'est le voisinage d'œuvres nationales et d'œuvres flamandes, vénitiennes, allemandes, qui permettait de mieux comprendre tout ce qui sépare l'Espagne de l'Occident. On y voyait, pour ainsi dire d'une façon palpable, ce qui est commun à tous les Espagnols, aux peintres comme à leurs modèles, aux seigneurs comme à leurs sujets, aux paysages comme aux scènes qui les animent.

Vous aimiez le Prado comme tous ceux qui l'ont connu. Les généraux espagnols, eux, qui sont aux portes de Madrid, ou bien n'en faisaient aucun cas, ou bien le connaissaient et l'aimaient tellement qu'ils ont préféré l'incendier plutôt que de le laisser au pouvoir de la « plèbe ». Ce n'est point un obus tombé par hasard qui a éventré le Prado, un de ces obus aveuglés par la fureur qui pleuvent sur Madrid et qui eussent pu, fortuitement, toucher également le musée. Non, c'est méthodiquement, systématiquement que le Prado, édifice largement dégagé et situé sur une grande avenue à côté du Jardin Botanique, a été visé par les bombardiers fascistes.

« Méthodiquement, systématiquement. Est-ce possible? » demanderont, sceptiques, les hommes cultivés. « Un aviateur ne peut-il, hélas! laisser tomber ses bombes sur un point qu'il n'a nullement l'intention de toucher? Des bombes ne tombent-elles pas, à Madrid, sur des points déserts, où il n'y a ni maisons, ni hommes, et qui ne sauraient être, dès lors, des objectifs sérieux? Ne tombent-elles pas dans le Parc du Retiro nocturne, dans la Plaza de Toros vide, dans les cimetières, dans des maisons qui ne sont plus, depuis longtemps, que des ruines? »

Certes. Mais le bombardement du Prado n'en a pas moins été un attentat conçu et exécuté méthodiquement, systématiquement, tout comme les bombardements des gares, du ministère de la Guerre ou du Palacio Lirio, s'élevant lui aussi sur une large place dégagée et rempli de trésors d'art.

C'est le 16 novembre 1936, de six heures à sept heures du soir, qu'a eu lieu le plus nourri des bombardements déchaînés sur le Prado. Comme à cette heure-là il faisait déjà nuit, l'escadrille laissa d'abord tomber — les pilotes pensaient à tout — seize bombes-fusées d'éclairage afin de bien délimiter l'objectif : cinq fusées devant l'édifice, cinq autres derrière et trois de chaque côté. Le sanctuaire des arts étant de la sorte bien éclairé, bien mis en vedette, on pouvait commencer par l'arroser avec quelque chose de plus substantiel.

Malgré le feu de bengale allumé autour de l'objectif, quatre bombes tombèrent d'abord à droite et à gauche du grand édifice et explosèrent sur la chaussée. Elles déchiquetèrent une fontaine entre le Prado et le Jardin Botanique et criblèrent la façade du musée avec une telle quantité d'éclats de bombes et de pavés que les deux Tiepolo réunis dans la salle donnant sur cette partie de l'avenue durent se demander, étonnés, quel pouvait bien être le motif de cette lapidation.

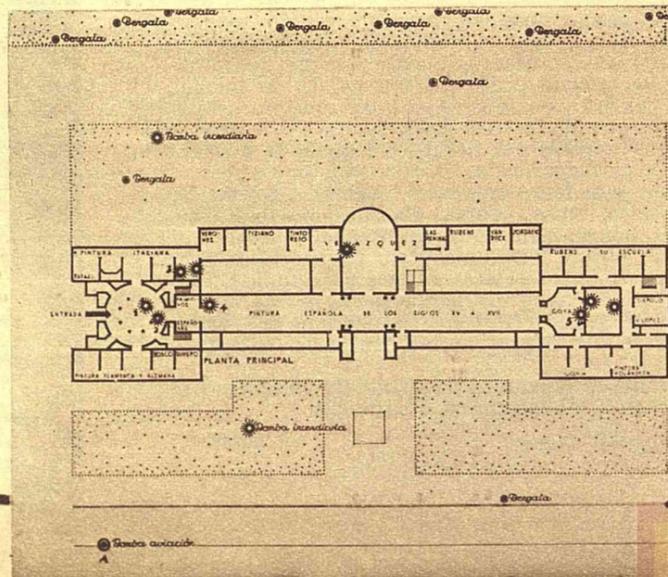
Mais une cinquième bombe tomba en plein sur la grande galerie, où s'épanouissait, autrefois, devant les yeux émerveillés des visiteurs, la somptueuse assemblée des chefs-d'œuvre espagnols. Une sixième bombe s'acharna sur la salle des Velasquez, deux autres sur celle de Goya et deux autres, en-

fin, sur la salle des Titien. La rotonde d'entrée fut, elle aussi, touchée par deux bombes. Le Charles-Quint de bronze qui y caracolait ne dut d'en sortir indemne que grâce à l'armure enveloppant sa nudité.

Quatre autres bombes n'explosèrent pas; quant aux bombes incendiaires lâchées sur le toit de pierre, elles n'y trouvèrent d'autre matière combustible qu'elles-mêmes.

Cependant, à la date du 16 novembre 1936, la plupart

Ci-dessous : Plan du Musée du Prado, avec l'indication des points de chute des bombes incendiaires et des bombes bengales.



Prado

désaffecté

par EGON ERWIN KISCH

des tableaux étaient déjà décrochés de leur cimaise — non pas qu'on eût escompté la possibilité d'un bombardement méthodique du musée (aucun démon de l'Enfer ne s'y fût attendu), mais parce qu'on redoutait la chute de quelque obus égaré.

Aujourd'hui, le Prado est complètement désert. Si l'on demande l'autorisation d'y entrer, on vous regarde avec surprise : « Mais il n'y a plus rien à voir », vous répond-on. Rien, en effet. Il n'y eût sans doute jamais et nulle part un néant plus précieux à voir qu'ici, dans ce Prado désaffecté. Et pour qu'on puisse le voir à loisir, il s'étale dans d'énormes salons. Des verrières et de grandes fenêtres laissent passer d'autant plus de lumière que leurs vitres et carreaux sont en miettes.

Entrons donc. Au-dessus des portes, des lettres d'or encore en place nomment le génie qu'abritait autrefois la salle qu'on traverse. Et l'on passe ainsi en revue le plus étonnant des néants. Des bris de carreaux craquent sous les pieds et, à chaque pas, on se heurte à des morceaux de plâtre. On est souvent obligé d'enjamber des caisses où gisent des statues classiques emmaillottées selon toutes les règles de l'art dans des langes informes. Et sur des tables florentines où s'ébat toute la mythologie et qui n'ont, de toute évidence, jamais servi à un but pratique, s'empilent maintenant, comme sur le dos d'un mulet, des sacs remplis de sable, cuirasses de protection bien indignes!

Aux murs, rien! Parfois, ce néant forme un rectangle plus foncé sur la tenture décolorée tout autour; parfois, il est même circonscrit dans un cadre vide; parfois aussi, un petit cartel en cuivre indique le nom de l'auteur et de l'œuvre absente. Mais le plus souvent, on regarde un néant absolument invisible et c'est là, précisément, qu'il apparaît le plus nettement, qu'il parle avec le plus d'éloquence. Le vide s'épaissit et l'on y aperçoit d'abord des taches nébuleuses; puis, des contours deviennent peu à peu visibles; des couleurs brillent et, finalement, les formes jaillissant du mur s'assemblent en un tout plastique. Un tout qui est tout aussi bien le vide.

Mais voici un cabinet dissimulé derrière une tenture. Il vous attire comme une échoppe de foire. Et ma foi on se croirait dans un théâtre magique. Sur la scène, il n'y a rien pour l'instant. Mais bientôt, elle commence à s'animer; des personnages y font leur apparition. La pièce s'appelle « Las Meninas » — les Dames de la Cour. A gauche, on aperçoit soudain un peintre occupé devant son chevalet (il s'appelle, n'est-ce pas, Velasquez). Il peint un roi et une reine. Mais les deux modèles royaux ne sont point sur la scène. Ils ont dû prendre place dans la salle; aussi bien Señor Velasquez ne regarde-t-il pas dans les yeux du spectateur, mais du côté de ses deux modèles. En vérité, on ne voit, sur la scène, qu'un miroir, et dans ce miroir on aperçoit les têtes de Leurs Majestés se dandinant légèrement. Ce miroir en était-il bien un? Ne se trouve-t-il pas là plutôt pour expliquer la présence de ce double portrait?

A côté de ce miroir magique, il y a une petite princesse, une enfant aux cheveux couleur de chanvre, tombant librement sur les épaules. Autour de la princesse qu'il s'agit d'égayer, s'affairent des demoiselles de la Cour et tous les personnages censés appartenir à l'entourage d'un roi : une naine à la tête énorme, une religieuse, un chien nonchalant et un Grand d'Espagne. Mais les efforts de tous ces courtisans semblent être vains, car la princesse jette autour d'elle un regard ennuyé. Son regard d'enfant ne ressemble à aucun des regards enfantins qu'on rencontre dehors dans la rue, aux regards vivants et joyeux, ou pleins de larmes et d'agonie, ou rendus muets par la mort : regards des enfants de Madrid...

Mais laissons ces images, arrachons-nous à ces pensées, quittons les yeux d'enfants dans les rues de Madrid et poursuivons notre visite. Ne faisons guère attention aux cliquetis des carreaux brisés qui s'émiettent sous nos pas. Plongeons dans le néant, à notre droite, à notre gauche. Là, ces épaules voûtées, ces bras maigres, ces visages émaciés de pénitents, tous ces vieillards de Ribera, on les connaissait si bien; que de fois vous ont-ils tendu la main, aux carrefours madrilènes, pour vous demander la charité! Quant aux enfants de Murillo, aux

yeux noirs et aux cheveux bouclés, et qui jouaient jadis devant les portes cochères, ils sont devenus, aujourd'hui, des soldats combattant au front ou agonisant dans les hôpitaux.

A force d'être hautains, les visages des hidalgos se sont tellement allongés! Même ceux que le Gréco n'a pas étirés jusqu'à les rendre grotesques apparaissent démesurément longs. Il faut croire que la palette des peintres, malicieuse, a dû faire des siennes, car les artistes de la Cour eux-mêmes ne devaient pas éprouver le besoin d'exagérer à ce point l'orgueil de leurs modèles. Les rois non plus n'étaient épargnés du crime de lèse-majesté que constituait le souci de ressemblance avec lequel ils étaient peints. Les peintres atténuèrent si peu leur décrépitude bigote, la déchéance de leurs traits rigides, leur lippe pendante et leur menton d'arlequin, que tous ces portraits de rois et de princes devenaient finalement des caricatures prophétiques.

Pâles et méchants, les puissants d'autrefois regardent fixement de ces murs vides. Celui-là, c'est le Père Domingo; et l'autre, là-bas, c'est le Duc d'Albe de sinistre mémoire; tous ces aumôniers, tous ces chambellans apparaissent tels qu'on se les figurait. Ils ne peuvent d'ailleurs avoir été autrement, car ils ne sont pas là, ils ne sont plus là, et ils n'ont laissé derrière eux que le Néant...

Trois coups de canon nous réveillent du rêve qui avait rendu le passé présent. Trois coups de canon qui se succèdent à quelques secondes d'intervalle. Les détonations sont suivies du craquement infernal des murs qui s'écroulent. L'air vibre, le cœur vous frémit dans la poitrine et les images du champ de bataille où, hier encore, on contemplait le tir de l'artillerie, l'incendie des collines à l'horizon, les colonnes de fumée montant des décombres.

Déjà retentit le cri strident d'une sirène d'auto. C'est l'« alerte »; l'ambulance du service de sauvetage qui roule dans une course effrénée pour sauver au point de chute des obus ce qui peut encore être sauvé. Du travail pacifique jusqu'au prochain tir...

Comparé aux batailles d'aujourd'hui, le paysage que nous offrent les tableaux des champs de bataille d'autrefois nous apparaît tout simplement idyllique. Une fois la canonnade passée, la bataille terminée, l'horizontale meurtrière des lances se rangeait en la verticale paisible d'un corps de garde. S'inclinant devant son vainqueur, le chevaleresque commandant de la forteresse de Bréda tend les clefs de la ville à l'assiégeant non moins chevaleresque. Le vainqueur, descendant de son cheval, félicite le vaincu; voilà bien un tableau historique, et qui l'est doublement, car ces guerres-là, sans bombes d'avions lancées contre les hommes et les œuvres d'art créées par eux, se sont évanouies pour toujours dans le néant...

En poursuivant la promenade devant ces murs désertés, on s'approche de plus en plus de la guerre d'aujourd'hui. « Los desastres de la guerra » — les horreurs de la guerre! Chaque jour, le général Queipo de Llano se rallie, devant son micro, aux visions terrifiantes que l'on voit là, évoquées par le souvenir devant les cimaises où s'étaient autrefois les pages de Goya : pages tracées par une main impavide : pendus, torturés, mutilés, massacrés.

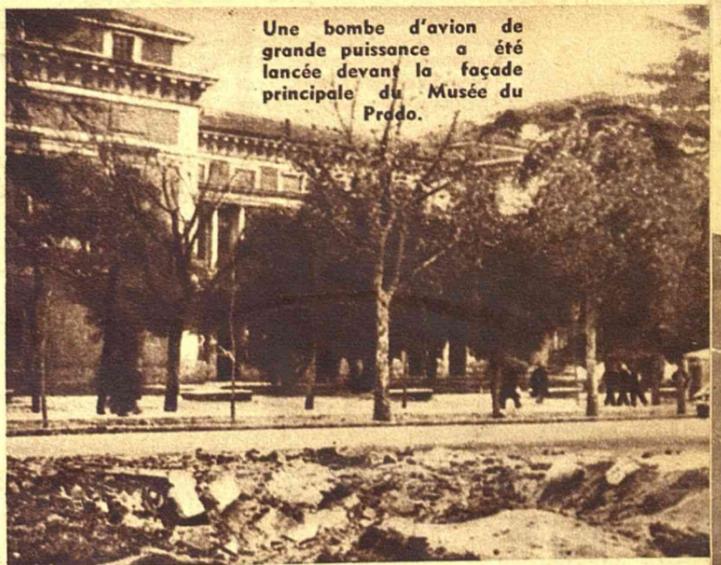
Un peloton de soldats étrangers est en train d'exécuter des paysans et des ouvriers ayant combattu pour l'indépendance de l'Espagne.

Les bourreaux en uniforme ont avancé le pied gauche; ils mettent en joue et visent les hommes qu'éclairent les faibles rayons d'une lanterne. Un jeune paysan vêtu d'une chemise blanche et inondé d'une lumière également blanche tend les bras au ciel, comme s'il voulait appeler le monde entier à son secours; à côté de lui, un homme lève le poing gauche : un salut antifasciste avant la lettre.

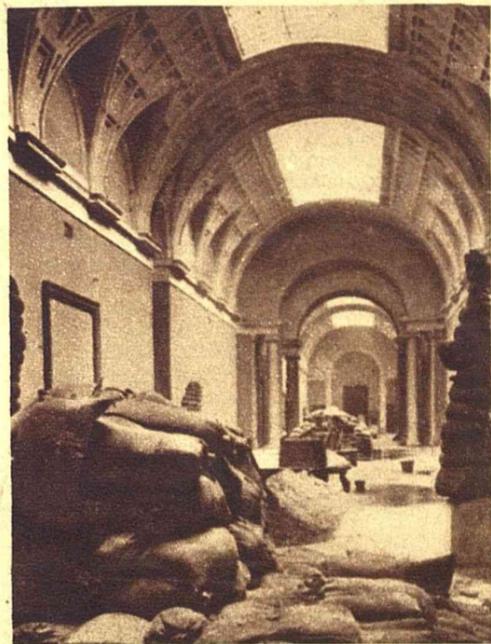
Un écriteau, fixé au mur à côté du tableau enlevé de sa cimaise, porte cette inscription : « Le 3 mai 1808. » Le tableau peint, avec tant de vérité passionnée, par Goya, le socialiste et l'émigré, a dû être décroché, comme tous les autres tableaux du Prado, et mis en lieu sûr afin de ne pas être « tué » par les descendants de ceux qui avaient chassé du pays l'artiste épris de liberté. Et devant nous s'étale, à nouveau, le Néant...

Egon-Erwin KISCH.

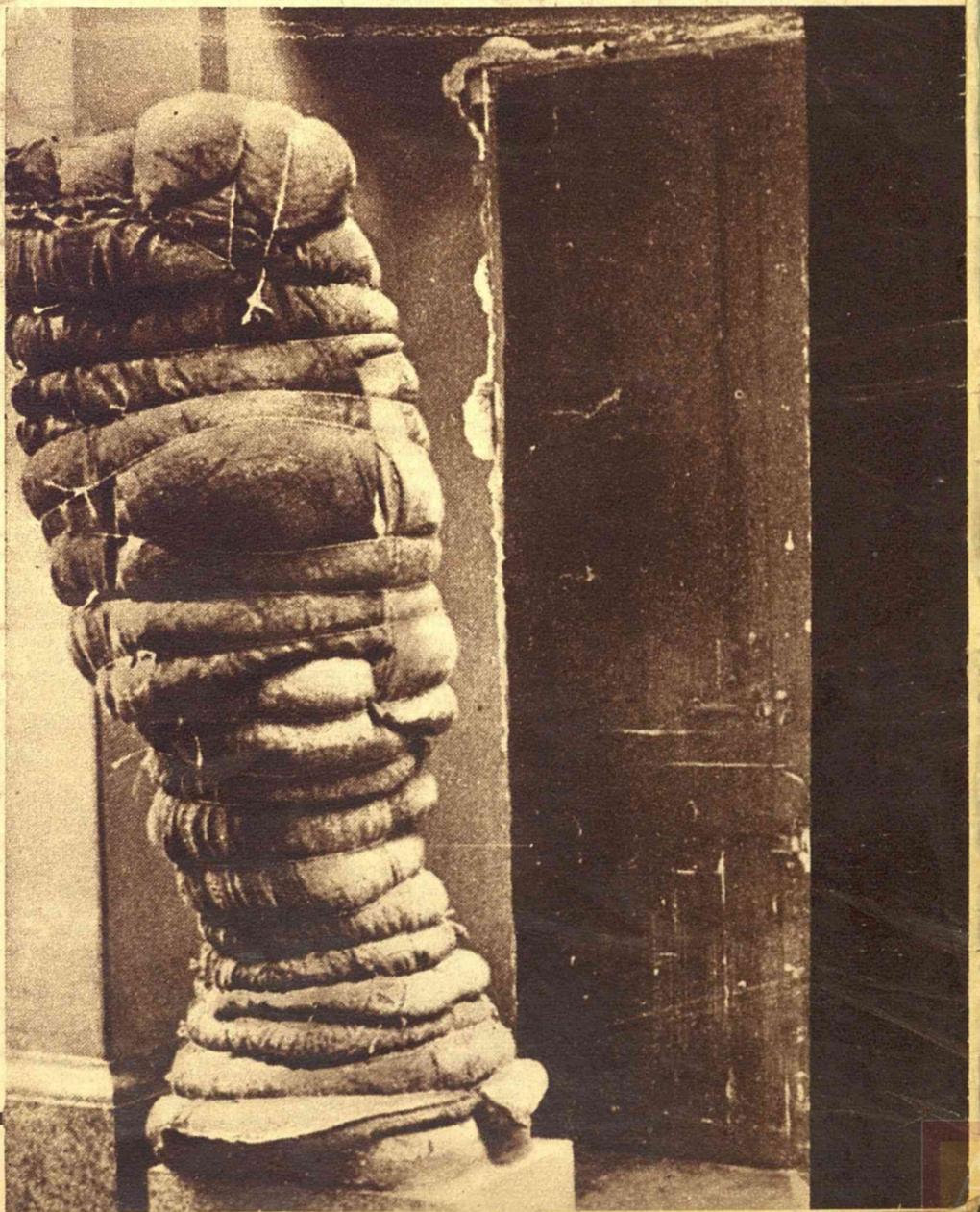
Une statue aussi soigneusement enveloppée qu'une momie, dans la salle centrale.



Une bombe d'avion de grande puissance a été lancée devant la façade principale du Musée du Prado.



A gauche : Les travaux de protection dans la salle centrale du Prado.



NYON

la MÉDITERRANÉE

et ses

RIVAGES

par Gabriel PÉRI

Le mardi 31 août à travers les rues étroites que bordent les Soukhs de la Medina de Meknès, une rumeur atroce s'était répandue. La sécheresse ayant réduit le courant de l'Oued Boufekrane qui alimente la ville, ses maisons et ses mosquées, les colons, avec la complicité de l'administration, se disposaient à détourner le cours du fleuve. La ville allait être privée d'eau. Quand l'eau serait rétablie, il faudrait l'acheter. De ruelles en ruelles, la nouvelle fut colportée. On se rassembla dans le café maure. Des terrasses, les youyous montèrent dans le ciel.

Le lendemain, ce peuple inquiet accompagna ses délégués auprès des autorités. Tout cela se passa sans bruit. Le Pacha de Meknès assura les représentants que l'eau ne ferait point défaut. Les hommes et les femmes regagnèrent les Soukhs. Mais l'inquiétude ne s'était point apaisée. On rapportait que quelques jours auparavant, l'eau avait manqué pour les ablutions rituelles. Ceux qui revenaient de la ville européenne rapportaient les propos menaçants des colons. Tard dans la nuit, couchés sur leurs nattes, ou accroupis devant le verre minuscule de thé à la menthe, les Arabes commentaient les nouvelles. Ils rattachaient l'incident de l'eau à la misère générale de leurs frères. Ils disaient : « Dans les vignes on nous applique toujours le salaire de famine inventé par Peyrouton. Si nous passons la frontière du côté de l'Algérie, les propriétaires de vignobles nous font travailler au rabais, pour exciter contre nous la colère de nos frères algériens. »

Qui sait si, à ce moment de la conversation, un conteur ou un danseur et peut-être un charmeur de cobra ne s'est pas présenté pour dire avec des mots fleuris : « Ne regardez donc pas vers l'Est, mes frères, mais vers l'Ouest. Vous êtes misérables, vous qui vivez sous le drapeau tricolore. Mais à l'Ouest, Franco annonce qu'il a libéré les Maures. N'entendez-vous pas chaque soir les chaleureux appels de Radio-Tétouan, frères qui manquez d'eau ! »

Et, dans le même temps, d'autres émissaires de Franco à peau blanche ceux-là et qui cotisent chez La Rocque et chez Doriot, s'adressaient aux colons et aux officiers spahis qui lisent *Candide* et *Gringoire*. « Noguès, leur disaient-ils, est le père du communisme marocain. Les Arabes de la Medina sont prêts à se révolter, tenez-vous sur vos gardes et ne faites pas de quartier. Frappez fort et frappez vite. »

Ceci se passait le 1^{er} septembre. Trois jours avant, à Tanger, les fascistes italiens avaient saccagé un café fréquenté par la colonie espagnole de la ville internationale. Un navire italien était embossé dans le port et tout était prêt pour le débarquement d'unités italiennes.

À Fez, à Marrakech, on m'avait de ces scènes tracées des descriptions impressionnantes et moi je ne pouvais détacher ces descriptions de ces nouvelles d'Havas et de Reuter qui, à cadence si précipitée, s'étaient succédé durant le mois d'août, annonçant les torpillages et les arraisonnements. Trente incidents maritimes en Méditerranée. La mer infestée et son rivage africain travaillé par la plus redoutable propagande.

2.000 postes de T.S.F. qui diffusent les nouvelles de Radio Tétouan dans la Medina de Fez. Et les sous-marins inconnus qui sillonnent la mer.

Les bateaux coulés en Méditerranée et le chemin de fer Tanger-Fez transformé avec la permission du Quai d'Orsay en un bastion de la propagande fasciste.

De ces villes ensoleillées où j'avais entendu tant de murmures et parfois le grondement d'une sourde colère, l'hydravion m'a transporté presque d'un seul coup d'aile dans un village froid du canton de Vaud. Dans la salle communale de Nyon, décorée de chrysanthèmes et de glaïeuls, les puissances méditerranéennes se sont réunies à la demande de la France. Les puissances méditerranéennes ? C'est une façon de parler. Il y a un pays que baignent les eaux de la Méditerranée. C'est l'Espagne. Or, précisément, c'est lui qui a été victime des torpillages les plus fréquents. Il y a quelques jours à peine, l'Espagne a adressé à la Société des Nations un appel pathétique. On ne peut lire sans frémir le récit que M. José Giral a écrit du torpillage du *Campeador*. L'Espagne devrait être le principal invité. Eh bien ! l'Espagne n'est pas à Nyon, M. Delbos et M. Eden ont jugé prudent de laisser la République à la porte.

Les victimes seront donc tenues à l'écart. Par contre, les agresseurs sont aimablement conviés, on ne se préoccupe même pas de savoir s'ils sont ou non des puissances méditerranéennes. L'Allemagne est invitée, parce qu'elle a des croiseurs dans la Méditerranée. Malheur aux grincheux qui prétendent

que ce n'est pas une raison suffisante et qu'en outre ces croiseurs et ces cuirassés furent construits en violation du Traité de Versailles et que contre cette violation la protestation française restait jusqu'ici valable !

On mettra donc les victimes à la porte. On invitera les agresseurs, et enfin il sera interdit de choquer les agresseurs par des propos malséants. On juge particulièrement incorrect — ou, comme l'écrit un journal à Paris pourtant d'extrême-gauche — inopportune la note par laquelle l'U.R.S.S. dénonce la responsabilité de l'Italie dans le torpillage de deux navires soviétiques.

Mais alors, que va-t-on faire à Nyon, s'il est interdit de prononcer le nom des agresseurs connus, archi-connus, et dont la nationalité est sur toutes les lèvres ?

— Assez de questions inopportunes ! A Nyon on fera de la technique ! A Nyon, pour désigner les spaghettis, on dit « pâtes de nationalité inconnue ». Si vous ne comprenez pas cela, c'est que vous ne comprenez rien à la diplomatie. Ne voyez-vous donc pas que si l'on s'entasse dans la salle communale de Nyon ou si l'on fait les cent pas devant la porte en pleine bise automnale, alors qu'à Genève, à 20 kilomètres d'ici, un palais somptueux a été construit, c'est parce que Genève est une ville maudite par Hitler et par Mussolini — lesquels, d'ailleurs, n'ont pas plus de délégués à Nyon qu'ils n'en auraient eus à Genève.

La conférence de Nyon est d'inspiration britannique. Elle est l'œuvre du Foreign Office. A côté de M. Eden s'est assis Sir Robert Vansittart, celui qu'on ne voit qu'aux jours de malheur, le fonctionnaire qui demeure alors que passent les ministres. N'oubliez jamais les deux règles dont s'inspire toujours la diplomatie britannique :

1^o feindre de faire le contraire de ce que l'on fait réellement ;

2^o faire assumer par d'autres les responsabilités dont on ne peut pas se charger directement.

Voilà pourquoi la conférence de Nyon, d'inspiration britannique, a été convoquée par la France et présidée par M. Yvon Delbos.

Voilà pourquoi elle s'intitule « Conférence contre la piraterie en Méditerranée ». Sachez bien que la répression de la piraterie n'est pas le souci majeur de Sir Robert Vansittart ! Dans son esprit, la conférence a un autre but : elle doit hâter la résurrection du pacte à quatre. L'Allemagne et l'Italie seraient invitées. Primitivement l'U.R.S.S. n'est pas conviée. L'U.R.S.S. force les portes. L'Allemagne et l'Italie se récusent. Le jour où s'ouvre la conférence, à Berlin et à Rome les représentants de la Grande-Bretagne et ceux de la France à leur suite adjurent les ministres du Duce et du Führer de ne plus boudier Nyon. L'Allemagne et l'Italie restent intraitables. Elles ne viendront pas à Nyon. Du moins seront-elles tenues au courant des travaux de la conférence. M. Eden l'annonce à l'ouverture de la réunion. Le plan que le Premier Lord de l'Amirauté a préparé à Londres prévoit la participation

allemande au contrôle méditerranéen. Si le plan est adopté, le pacte à quatre avant de régenter l'Europe gouvernera les vagues de la mer intérieure.

Le premier objectif de la diplomatie anglaise sera atteint. Il en est un second auquel le Foreign Office attache beaucoup de prix. Dans son intention, la Conférence doit aboutir à la reconnaissance de la belligérance de Franco, qui était le but inavoué du plan Eden du 14 juillet : supposez que l'on énonce des règles maritimes faites pour les belligérants et qu'on les applique à Franco, le tour sera joué. On ne parlera pas de belligérance. Franco sera traité comme un belligérant. Et Sir Robert Vansittart pourra se frotter les mains.

Reconnaissons-le : Nyon n'a pas comblé les désirs suspects des dirigeants du Royaume-Uni. Le pacte à quatre n'est pas ressuscité. L'Allemagne ne sera pas conviée à contrôler la Méditerranée. L'Italie, par contre, est invitée à se joindre à la police franco-anglaise. C'est une disposition fâcheuse de l'accord. Les pirates reçoivent une sorte de récompense. Du moins, a-t-on voulu limiter les dégâts. Le contrôle italien s'exercera sur une zone déterminée. Il est vrai que, sur l'étendue de cette zone, bien des marchandages pourront s'amorcer. Mais sur ce premier point le pire est évité.

Les règles de navigation dites « Règles du Protocole naval de Londres », que l'on appliquera à Franco, sont des règles généralement applicables à des belligérants. Toutefois, sans se soucier de la contradiction, les puissances affirment dans le préambule du traité qu'elles n'entendent pas reconnaître la belligérance franquiste. Sur ce second point, le pire est évité.

L'accord est une application des principes de l'Assistance mutuelle. Il n'est pas subordonné à l'adhésion italienne ou allemande. Il réalise pour la répression de la piraterie ce que l'on n'avait pas osé réaliser pour l'organisation du contrôle de la non-intervention. Il peut protéger efficacement les navires espagnols, habilités désormais suivant le cas à requérir l'appui de la police internationale ou à riposter eux-mêmes.

Il ne serait pas honnête de négliger ces aspects positifs du Traité.

Et il ne serait pas honnête non plus de ne pas ajouter : L'accord a été signé malgré l'Italie. Il y a un mois à Palerme, sur le rivage, le Duce avait posé sa candidature à la domination de la Méditerranée. « *Mare Nostrum ! Via Vita.* » Ces expressions étaient devenues courantes dans le vocabulaire des chemises noires. Eh bien ! sur la *Mare Nostrum* la France et l'Angleterre établissent leur police. L'Italie peut se joindre aux deux gendarmes. Mais à condition de rester dans le secteur que les Méditerranéens leur ont confié. Et les Méditerranéens ajoutent : Nous ne réviserons pas le traité pour vous être agréable. »

Comme tout cela est nouveau ! Cela durera-t-il ? Dans tous les cas une lacune subsiste, et elle ôte à l'instrument forgé à Nyon beaucoup de sa valeur. (Suite page 18.)

La Guerre des Mouches

UN GRAND ROMAN INÉDIT*
de Jacques SPITZ

ILLUSTRATION DE LALANDE

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Juste-Evariste MAGNE, jeune licencié en sciences de l'Université de Montpellier a trouvé une place de garçon de laboratoire aux appointements de 400 francs par mois chez le savant CARNASSIER spécialisé dans des études sur les mouches. MAGNE mène une vie misérable. Un jour, il rencontre une jeune fille du nom de MICHELINE et sa vie en change brusquement de signification.

Malheureusement, le soir même de cette rencontre, Magne est informé par son chef qu'il doit l'accompagner en mission en Indochine où un phénomène bizarre se produit. Des mouches, en quantité incalculable, ont envahi la colonie française.

Arrivé en Indochine, la mission s'installe à Saïgon. MAGNE, accompagné de quelques soldats, remonte en automobile la vallée du Mé-Kong pour prendre contact et étudier sur place cette nouvelle invasion.

I L lui semblait que les mouches volant autour de la camionnette étaient plus nombreuses que d'habitude. Elles tournaient sans fin en l'air, comme font les mouches dans tous les pays

du monde, mais Juste observa qu'elles se posaient rarement, encore n'était-ce jamais sur un objet du camp ou sur un homme. Il monta dans la cabane pour y prendre la cantine contenant son léger laboratoire de campagne. Quand il descendit, un véritable petit nuage de mouches bourdonnait au-dessus du village.

— Cette fois, dit-il à ses hommes, je crois que les voilà ces fameuses mouches.

Les militaires prirent à la légère cette observation. Ils arrosaient d'eau-de-vie leur café et engueulaient le caporal.

Il était certain que le petit nuage de mouches s'immobilisait au-dessus du village abandonné. Si l'on s'écartait de quelques pas, des mouches vous suivaient, à trois ou quatre mètres au-dessus de votre tête, mais on n'en voyait plus au-dessus de la brousse, sur laquelle s'étendait le ciel bleu des tropiques. Cependant, au nord-est, le nuage noir observé à l'aube avait gagné en étendue. Mû par un pressentiment, Magne revint pour faire hâter le chargement de la voiture.

— Il est prudent de ne pas laisser les mouches se poser sur vous et surtout sur les aliments, recommanda-t-il à ses hommes. Enveloppez bien toutes les denrées et bouchez soigneusement les bidons.

A ce moment, la lumière du soleil parut s'obscurcir et l'immense nuage de mouches qui venait du nord-est arriva au-dessus du village. Elles formaient un voile presque ininterrompu et leur bourdonnement ressemblait à celui d'un ventilateur. Le spectacle était impressionnant et les hommes se rassemblèrent autour de la camionnette.

— Mettez le moteur en marche, fit Juste.

La tête renversée, il essaya d'évaluer à quelle distance tournoyaient les mouches. Les plus voisines étaient à une vingtaine de mètres mais, à travers cette première

couche, on en distinguait une autre, plus épaisse et plus lointaine. Si, dans la nuée, on suivait des yeux une mouche, on la voyait tourner sur un cercle assez étroit de quelques dix centimètres de rayon. Tous ces vols se mêlaient, se superposaient et, vu la compacité de l'essaim, ce semblait être un miracle que jamais deux mouches ne se rencontrassent.

A la longue, l'impression ressentie sous cette épée de Damoclès d'un nouveau genre devenait des plus pénibles et touchait à l'angoisse. Les quatre hommes, le nez en l'air, restaient muets, quand un des soldats s'écria :

— Foutons le camp!

Alors, comme si elle avait obéi à un signal, la neige noire et vivante qui tourbillonnait dans le ciel se laissa aller d'un seul coup sur le sol.

Une épaisse couche de mouches grouillantes recouvrit aussitôt tout le village sans laisser libre le plus petit espace. Le bourdonnement avait cessé, la lumière du soleil avait reparu, mais la vision de cette marée de pattes et d'ailes agitées de frémissements n'en était que plus horrible. La couche d'insectes gantait uniformément les cabanes, la camionnette, les hommes, comme si un voile noir fût tombé du ciel. Les mouches grouillaient sur les habits, les mains, le visage, traînant sur la peau leur



...« Magne aperçut les hommes de son escorte transformés en nègres, avec de véritables pyramides de mouches sur leurs casques ».

* Voir « Regards » du 16 septembre.

abdomen froid et tâtant de la trompe tous les pores. L'impression de chatouillement était atroce et un insurmontable frisson de répulsion vous secouait les nerfs. En vain cherchait-on à se débarrasser les yeux, le visage, de cette ignoble purée vivante, la place nette était aussitôt recouverte de nouvelles venues refluant comme le flot sur un récif. Dans un éclair, Magne aperçut les hommes de son escorte transformés en nègres, avec de véritables pyramides de mouches sur leurs casques. Deux des hommes, fous de dégoût et de rage, se roulaient sur le sol pour essayer de se débarrasser de cette vermine. Ils ne parvenaient qu'à écraser sur eux des centaines de mouches dont le sang attirait aussitôt de nouveaux essaims, plus denses, plus avides. Bientôt ils furent transformés en boules de neige noire, grossissant d'instant en instant.

Surmontant son dégoût, le caporal avait empoigné à tâtons la manivelle de la camionnette, et lancé le moteur. Carrosserie, pneus, capot, grouillaient d'insectes comme tout le reste. Poussant ses hommes à l'intérieur, prenant Juste à côté de lui, il saisit le volant après avoir tenté en vain de le débarrasser d'un coup de manche, et démarra en marche arrière. Comme autant d'amorces, on entendit crépiter sous les pneumatiques les corps des mouches écrasées. Ce bruit était si horrible que Magne, au cœur pourtant bien accroché, fut pris de nausées et vomit sur les pédales. Il n'en fallut pas plus pour que la marée de mouches montât bientôt jusqu'à leurs genoux.

Au bout de cinq cents mètres, ils étaient enfin sortis de la zone où s'étaient abattus les diptères. Un kilomètre plus loin, Magne, qui reprit le premier son sang-froid, obtint qu'on s'arrêtât. A l'intérieur de la voiture, les deux soldats tempêtaient :

— Ah ! les vaches de mouches !

— Fumier ! voilà qu'elles remontent dans mon pantalon, à présent !

Enfin, à force de se passer les mains sur le visage, de se rouler sur le plancher, les hommes parvinrent à l'emporter sur les insectes dont les rangs ne se renouelaient plus. Magne, repris par la conscience professionnelle, racla de la main les garde-boue de la voiture, et introduisit quelques poignées de mouches vivantes dans les bœux qu'il avait emportés. Bien lui en prit, car, à peine avait-il procédé à cette capture, toutes les mouches entraînées par la camionnette s'enlevèrent en essaim. Elles tourbillonnèrent un instant au-dessus de la voiture, puis s'en retournèrent dans la direction du village auprès de leurs congénères. Juste en resta saisi, sans bien comprendre d'abord pourquoi il s'étonnait. C'était, en lui, l'habitude des insectes dont l'expérience acquise se trouvait heurtée par une observation nouvelle. Plus tard, il devait se souvenir de cet instant. Pour le moment, des soucis plus immédiats requéraient son attention.

Il prépara une solution désinfectante et exigea que les hommes se nettoyaient avec soin le visage et les mains. Lui-même, prêchant d'exemple, se lava les yeux avec un tampon imprégné d'eau boricuée. L'escouade obéit scrupuleusement, préférant pourtant aux gargarismes quelques rasades d'eau-de-vie.

L'alerte était passée.

— Eh bien, risqua Juste, après tout, ça n'est pas si terrible.

Mais quand il parla de séjourner quelque temps en rase campagne pour conti-

nuer les observations, l'escorte ne voulut rien entendre. Juste, à contre-cœur, donna l'ordre de la retraite.

Le retour ne fut pas si facile. On perdit la piste. La voiture tomba en panne dans la journée du lendemain. Tandis que le caporal réparait, Magne ne comptait pas moins de seize nuages de mouches volant à cinq cents mètres de haut dans la direction du sud où soufflait le vent. Les hommes n'avaient qu'une crainte : se retrouver en face des mouches. Ils voulurent obliquer vers l'ouest. Le surlendemain ce fut la panne d'essence. La situation aurait pu devenir grave. Magne observa alors des fumées montant à l'horizon, et marcha dans leur direction : c'était un groupe de cases en bambous qui brûlaient. Cette mesure lui parut dictée par une intelligence. Il était clair en effet que les insectes ne s'abattaient que sur les villages où leur instinct les avertissait de la présence de déchets organiques ; une précaution indiquée était donc de mettre le feu aux agglomérations abandonnées. C'est à quoi s'employaient précisément des soldats du troisième régiment colonial qui conduisirent Magne au commandant de compagnie à douze kilomètres de là. Quand Magne ayant pu obtenir deux bidons de cinq litres revint vers la camionnette, son escouade avait disparu. Quoique n'ayant jamais conduit, il prit le volant lui-même, et ayant roulé tant bien que mal pendant deux heures, il atteignit Stong, petit village sur le Mé-Kong.

La loi martiale venait d'y être proclamée, et la première chose qui s'offrit aux yeux de Magne, fut une file de Cambodgiens qu'on allait fusiller. Le plus grand désordre régnait dans l'agglomération. Une foule de réfugiés attendait sur les rives dans l'espoir improbable d'être embarqués. Plusieurs bûchers s'élevaient où l'on incinérerait les morts. L'épidémie de typhus faisait rage. Heureusement, une canonnière de la Marine qui venait de livrer des médicaments, et repartait le soir pour Saïgon, accepta de prendre Juste-Evariste avec son équipement. Secrètement, quand tout fut calme à bord, il alla jeter quelques pincées de sucre en poudre aux mouches prisonnières dans les bœux. Elles paraissaient bien supporter la captivité. A la fin de la semaine, Magne et son butin se retrouvaient à Saïgon.

CHAPITRE III

L'Indochine menacée.

PENDANT ses quinze jours d'absence, les événements avaient marché à pas de géants. L'épidémie s'était étendue sur tout le Cambodge et entamait la Cochinchine. On comptait déjà un millier de cas de typhus à Saïgon même. La peste bubonique et le choléra étaient également signalés. Il semblait que le monde entier des microbes fût pris d'une agitation furieuse. Il y avait six à sept sortes de typhus, allant du typhus exanthématique à la fièvre paratyphoïde, et cette variété de maladies, qui compliquait le diagnostic, faisait le désespoir des médecins traitants qui ne savaient à quels vaccins vouer leurs malades.

La vie sociale et commerciale de Saïgon était durement atteinte. Plus de bars, plus de cinémas. Les grands hôtels étaient transformés en hôpitaux. Chaque jour le gouverneur demandait à la métropole des renforts en personnel et matériel sanitaire. On estimait que, sur toute l'étendue de la colonie, 200.000 indigènes avaient

déjà été frappés, et la population blanche était également durement éprouvée. Les services du Gouvernement général encourageaient l'évacuation et les paquebots des Messageries quittaient Saïgon à plein chargement. Quant aux bâtiments étrangers, ils étaient par mesure de précaution déroutés et passaient sans faire escale au large des côtes indochinoises.

Une controverse s'était élevée parmi les membres de la mission scientifique. Alors que Carnassier incriminait les mouches comme agents de transmission des microbes, le docteur Weinstein auquel on devait d'avoir distingué les différentes variétés de typhus chez les malades, rejetait la responsabilité de l'épidémie sur les poux et les rats, conformément aux théories classiques. Selon lui, les mouches, incapables de piquer, agissaient seulement indirectement, à la manière de la guerre ou de la misère, en provoquant l'exode et l'entassement des populations indigènes parmi lesquelles les germes avaient beau jeu pour croître et multiplier.

Quand Magne arriva avec ses bœux, toute la mission se réunit pour écouter son rapport et examiner les diptères. Il en restait 317, 31 étaient morts au cours du voyage. L'aspect de ces mouches n'avait rien de particulièrement extraordinaire : leur longueur était d'un centimètre, leur envergure double. La couleur générale en était cendrée, la face et les côtés du front se montrant toutefois d'un blanc gris jaunâtre. Le thorax présentait des lignes noires et l'on relevait çà et là sur l'abdomen des taches brunes. Pattes et antennes étaient noires. Pour une identification plus précise, la parole revenait de droit à l'entomologiste de la mission, le professeur Deferre qui, la loupe à l'œil, tourna et retourna longuement les insectes. Il tussa, referma d'un coup sec sa loupe à monture de nickel qu'il glissa dans son gousset, et parut hériter.

— Selon moi, dit-il enfin, nous sommes en présence d'une variété tropicale de la *Stomoxys calcitrans*, cette mouche charbonneuse, dite mouche des étables, qui se rencontre généralement dans nos régions tempérées contre les vitres des maisons en automne. Voyez la trompe de l'insecte est plus dure, plus longue que la trompe de la mouche ordinaire ; la *musca domestica*, et il pourrait s'en servir pour piquer comme font les *Stomoxes*. Si nous posons l'animal sur ses pattes et le regardons de profil, nous constatons que sa tête est levée, alors que la *musca domestica*, dans la même position, porte la tête basse. Encore que la matière soit sujette à discussion, j'incline donc à ranger cet individu dans le genre des *Stomoxes*, de préférence à celui des *Muscidés*. Les deux genres sont du reste si voisins que Macquart, je crois, disait à leur sujet dans son Histoire naturelle des Diptères : « Il n'est pas plus possible de les séparer que d'enlever les *Pangonies* aux *Tabanniens*, les *Mulions* aux *Anthraciens*, les *Orthochiles* aux *Dolichopodes*... »

Carnassier en retenait que la mouche pouvait piquer et par conséquent transmettre la maladie. Mais Weinstein ne se tint pas pour battu : il examina à son tour les insectes, trouva que leur trompe n'était pas suffisamment rigide pour constituer un aiguillon. La conclusion de cette séance contradictoire fut qu'il fallait recommander indistinctement la destruction des mouches, des puces, des poux et des rats.

La chose était plus facile à dire qu'à faire, surtout quant aux mouches dont l'invasion progressait chaque jour vers le

sud. On utilisait maintenant les hydravions de la Marine pour repérer leur avance, et les reconnaissances signalaient une extension journalière de dix à quinze kilomètres de la zone envahie. Le gouverneur général Oliviero chargea alors l'autorité militaire d'enrayer cette avance. Une ligne de défense fut organisée le long de la frontière de la Cochinchine. Le feu fut mis à la brousse sur une épaisseur d'une dizaine de kilomètres afin de créer une zone désertique. Seules furent ménagées quelques chicanes, sévèrement défendues par la force armée, pour assurer le passage contrôlé des populations restées au delà de la ligne. Dans le même temps, toutes mesures insecticides étaient prises sur le territoire cochinchinois. Des patrouilles armées de pulvérisateurs contre les mouches, circulaient dans les villages. Du crésyl était versé dans tous les lieux d'aisance et feuillés. L'incinération des ordures devenait une mesure réglementaire, et tous les contrevenants étaient sévèrement punis. On recommanda à la population de s'envelopper le visage de voiles de gaze. Enfin, tout l'arsenal de la Marine de guerre fut affecté à la fabrication de papier tue-mouches distribué gratuitement à chaque chef de famille.

Pour lutter contre l'épidémie proprement dite, un conseil de défense sanitaire fut institué. Il délibéra longtemps sans pouvoir arrêter d'autres mesures que celles adoptées lors des grandes épidémies de 1868 et 1925. L'intensification de la verdunisation des eaux ne donna pas grands résultats. Les vaccins semblaient n'opérer que contre une catégorie de microbes et laissaient proliférer les autres. Il était certain qu'on avait affaire à une situation sans précédent : la propagation simultanée de plusieurs épidémies différentes. Ainsi s'expliquait que quarante-vingt pour cent des cas étaient mortels. Le malade mourait dans un délai variant de vingt-quatre heures à trois semaines, avec des alternatives de mieux et de rechutes qui prolongeaient la durée d'hospitalisation. On avait beau multiplier les ambulances, les services à peine ouverts se trouvaient aussitôt au complet. Devant l'effarante proportion des cas mortels, un vieux médecin du service de santé colonial proposa, pour décongestionner les hôpitaux, l'euthanasie de tous les malades indigènes, dès les premiers symptômes du mal. Cette mesure draconienne inouïe dans les annales de la médecine ne fut certes pas adoptée, mais en dit long sur le désarroi dans lequel on se trouvait.

Jacques SPITZ.

(A suivre.)

CONTRE-ATTAQUE EN ESPAGNE

M. Lloyd Georges vient de recommander en termes chaleureux un livre de Ramon J. Sender : « Contre-attaque en Espagne » qui donne quelque chose de plus qu'un aperçu de la lutte pour la défense de Madrid.

The Daily Telegraph (2 août).

N'importe quel historien futur ne pourra décrire cette épouvantable lutte d'Espagne en ignorant « Contre-attaque en Espagne » de Sender. C'est le meilleur compte-rendu publié à ce jour, de l'esprit qui anime les armées républicaines espagnoles.

New Chronicle (19 août).

Tel est le témoignage significatif de journaux anglais conservateurs envers ce magnifique livre du grand écrivain espagnol, notre camarade Ramon J. Sender dont la traduction française paraîtra dans quelques jours aux Editions Sociales Internationales.

Les SOUMIS
et
l'INDISCRET



PHOTOS HEIN GORNY

Quelle soumission dans ces deux chiens envers leur ami le chat dont la fantaisie toute griffes et dents n'est pas sans danger.

Cet indiscret flaire d'un peu trop près les dessous de la tortue qui n'a pas l'air de s'en émouvoir,



hydravions
ur avance,
nt une ex-
quinze kilo-
gouverneur
s l'autorité
ce. Une li-
le long de
ne. Le feu
e épaisseur
in de créer
urent ména-
ment défen-
r assurer le
ions restées
même temps,
aient prises
s. Des pa-
teurs contre
is les villa-
ans tous les
incinération
esure régle-
nants étaient
manda à la
e visage de
arsenal de la
à la fabri-
es distibué
le famille.
émie propre-
ense sanitaire
gtemps sans
ures que cel-
épidémies de
cation de la
e donna pas
s semblaient
égorie de mi-
er les autres.
affaire à une
a propagation
démies diffé-
que quatre-
aient mortels.
délai variant
ois semaines,
eux et de re-
durée d'hos-
multiplier les
peine ouverte
mplet. Devant
as mortels, un
de santé colo-
gestionner les
ous les mala-
miers symptô-
e draconienne
la médecine
, mais en di-
lequel on se

ques SPITZ.

ESPAGNE

e recommander
ivre de Ramon
e en Espagne
de plus qu'un
la défense d
aph (2 août).
futur ne pour
able lutte d'E
ntre-attaque
est le meilleur
jour, de l'espr
publicaines esp
icle (19 août).
significatif d
ateurs envers
l'écrivain esp
mon J. Send
se paraîtra da
ons Sociales

Anghelina, l'ensorce-
leuse, qui lisait dans
ma main.



R O M A N

malheur est peut-être sur ton chemin! Allons, viens, mon
joli, et je te lirai la destinée dans la paume!

Accrochée à son vêtement, elle avait pris sa main d'au-
torité, en parcourait déjà les lignes d'un ongle noir et
récitait d'une voix tragique :

— Je vois des choses dont la révélation pourrait chan-
ger ta vie, car tu sembles heureux et ne l'es pas. Veux-tu
savoir ce que je vois?

Elle s'était arrêtée, l'œil sévère, laissant tomber la
main pour sortir d'une ample poche de sa jupe un jeu
de tarots ensorcelés qu'elle lança devant nous, étalant
sur la route la Mort grimaçant dans un linceul blanc,
la faux en main, l'Amour armé d'une flèche pour nous
percer le cœur et une image annonciatrice de la décou-
verte d'un trésor.

— Lis plutôt dans ma main! proposa mon camarade,
attiré par ses manigances.

— Mets d'abord un peu d'argent dans ta paume, mon
beau joli!

Les quelques francs qu'elle y râfla la mirent en verve:
— Attention! Tu as été un peu malade dans ton
enfance, aujourd'hui tu te portes bien et cela devrait
continuer. Tu vas apprendre une excellente nouvelle et
une grande joie t'est réservée!...

Elle se tait. Va-t-elle préciser quelle nouvelle, quelle
joie? Il faut attendre. Pas un instant ses yeux ne se
sont encore posés sur la main de mon camarade, mais
je la vois épier sur ses traits l'ombre ou l'éclair qui lui
révéleront qu'une de ses prédictions l'inquiète ou bien
l'émeut.

— Donne encore, eux fran

Elle les empoche, tout de

— Tu seras le premier pa

le sucre est devenu café, ma

brun qui se dit ami et te

tu vas recevoir de l'argent. A

ques francs!

Elle en reçoit les autres :

— Ils sont les fait-elle

quatre-vingt-quinze ans, à mo

se produise?

— Que vois-tu? sursau

— Ecoute, mign, poursuit

m'as donné que dix francs

chose si tu veux que je conti

— Voilà un fr

— Un franc! tu veux-tu

Tu as deux pièces de deux ma

On lui comptait quatre

— Encore un, voilà la fen

tête!

Arrêtons l'expérience et les

traction, c'est toute science

rade s'éloigne sous ses sarcas

◆

Devant combien ces soi

suis-je pas moi-même arrêté

Orientale où les manichels

nom magnifique Tziganes.

Sorcières, jeteuses de sort, voleuses d'enfants et leurs hommes, voleurs de chevaux



La roulotte garée à l'en-
trée d'un chemin creux, la
Romanichelle, accroupie sous
l'auvent de la tente, allai-
tait son dernier-né en sur-
veillant les alentours. Sur
les talus paissaient deux ha-
ridelles en liberté et des
bords d'un ruisseau voisin
montait le chant rauque de

l'homme occupé à voler de l'osier.

La femme était maigre et bronzée de visage, avec de
courtes nattes noires toutes luisantes d'huile parfumée,
et son ample jupe plissée s'étalait en éventail aux cou-
leurs vives.

Le sac au dos et la makila à la main, nous nous hâtons,
un camarade et moi, à travers la plaine tarbaise, sous
un ciel bas dont les nuages lourds ourlaient les crêtes des
Pyrénées.

— Il va pleuvoir! cria la femme, rentrant un sein
blafard dans une camisole rose.

Et pour donner raison à cette sorcière, des gouttes
tambourinèrent sur sa tente.

— J'offre l'abri aux voyageurs! dit-elle. Je les délivre
de ce qui les inquiète. Voulez-vous connaître ce que vous
réserve l'avenir, l'amour, l'argent?... Ecoutez-moi!

Comme les nuages ne se décidaient pas à fondre, elle
sortit hardiment de sa tente, un paquet de cartes à la
main, et les yeux plantés dans ceux de mon compagnon
le tutoya :

— Allons, mon beau, tire donc treize cartes de la main
gauche.

— Non, merci, fit mon camarade. Nous sommes pressés
de gagner Tarbes. Au revoir, la belle!

— O Dieu! gémit la femme, gagner Tarbes quand le



A gauche : Elle apporte, en
ce coin de zone, un trou-
blant reflet d'Orient.

ROMANICHELS

sur les routes d'EUROPE

par Jean PERRIGAULT

Donne encore deux francs, mon mignon.
- Tu es le premier parmi les hommes, comme
- Tu es devant le café, mais méfie-toi d'un homme
- qui se dit ami et te déteste. Je vois aussi que
- tu vas recevoir de l'argent. Allons, ajoute encore quel-
- ques francs!
- Ils en reçoivent d'autres :
- Ils sont fatigués, fait-elle. Cependant, tu vivras
- pendant trente-vingt-quatre ans, à moins que ce que je vois ne
- produise?
- Que vois-tu? sursaute mon camarade.
- Ecoute, poursuit la Romanichelle, tu ne
- m'as pas donné que deux francs, donne encore quelque
- chose si tu veux que je continue!
- Voilà un franc!
- Un franc! Tu veux-tu que je fasse d'un franc?
- Tu as deux pieds, deux mains, ce qui fait quatre...
- Tu n'as pas de quatre francs.
- Encore un franc, dit-elle la femme, car tu as aussi une
- tête!
- Arrêtons l'expérience et les frais. Addition et sous-
- traction, c'est toute la science de la sorcière. Mon cama-
- rade s'éloigne sous ses sarcasmes.
- Devant combien de ces sombres Cassandres ne me
- suis-je pas moi-même arrêté? J'ai parcouru l'Europe
- orientale où les romanichels de chez nous portent le
- nom magnifique de Tziganes.

(Suite page 18.)



Faire danser l'ours est une source importante de revenus.

Ci-dessous: Les jeunes musikanti.



A droite: J'ai vécu sous leurs tentes aux trois piquets.



A droite: Jeteuse de sorts.



A gauche: Imposantes funérailles d'un chef romani.



A droite: J'ai cheminé sur leurs voitures bâchées, tirées par des haridelles.

Malavel d'Artense



FIGUREZ-VOUS un petit homme brûlé, sec comme un grillon, une barbe aux luisants de suie et, sous l'ombre du feutre, deux yeux gris, mobiles, perçants comme ceux des écureuils. On l'appelait Malavel d'Artense, parce que l'Artense était son domaine à ce sans-logis. Il allait toujours, en toutes saisons, culotté d'un velours aussi rapiécé qu'un coteau de campagne française et le torse jouant dans une veste de chasse « couleur de la bête ».

Je le rencontrai, pour la première fois, l'été dernier, sur un chemin, en pleine Artense. « Bonjour ! » lui criai-je en passant. Il me regarda de travers et pour toute réponse fit cette réflexion inattendue :

« Le ciel est haut, la terre est basse, il n'y a que la table qui soit de niveau ! »

Je le pris pour un fou et passai mon chemin. J'ai su, depuis qu'il n'aimait pas les touristes, les étrangers — des feignants — disait-il ; et j'ai su aussi son histoire.



En ce temps-là, bien avant qu'il ne prenne l'Artense, Malavel habitait une maison écartée au lieu dit de « Combenoire », une maison... c'était trop dire ! Une mesure plutôt, aux murs sillonnés de lézardes, au chaume troué par les vents coulis.

C'est que Malavel n'était pas riche ; il ne possédait en tout bien qu'un arpent de terre et buissonneux encore : un âne n'y aurait pas tondu sa vie !

Cependant, Malavel et sa femme, la Mariette, vivaient heureux ; ils se convenaient bien. Elle sortait d'une de ces familles de roulants qui courent les villages, la balle sur l'épaule, rempaillant là les chaises, raccommodant ici la vaisselle et ramassant un peu partout chiffons et peaux. Il l'avait prise car, à défaut de dot, elle apportait la jeunesse et la santé ; et puis c'était une crâne fille, large de hanches, forte de poitrine, avec un visage fraîchement coloré à l'auvergnate, des dents blanches et une chevelure si noire qu'elle jetait des reflets bleus.

A l'époque, chaque été, Malavel se louait pour la saison des foins dans quelque bordé de la montagne. Cela lui crevait bien le cœur de se séparer, pour trois mois, de la Mariette mais il le fallait pour gagner quelque argent.

Trois durs mois qu'il passait là-haut, penché sur l'andain, sous un soleil féroce en compagnie de rudes compagnons qui abandonnaient périodiquement, comme lui, maison, famille, pour amasser le pécule indispensable pour vaincre l'hiver.

Mais aussi, Malavel connaissait la vigoureuse joie des retours ; et le jour où il remettait le pied sur le quai de la petite gare posée face aux monts Dore, il s'estimait le plus heureux des hommes.

Chacun se souvient encore de sa folle gaieté lors de son dramatique retour qui devait être son dernier. A peine prit-il le temps de serrer les mains de quelques connaissances, car sitôt déarqué, il fila par les prés vers « Combenoire ».

On l'entendait chanter, lui qui jamais ne chantait et ceux qui savaient, riaient en s'entretenant.

A grandes enjambées, il descendait vers le vallon ; sa faux enveloppée de toile à sac, dansait sur son épaule. Il pensait à la ferme des Gaudes, allongée dans les pacages entre les « suquets » herbeux, aux compagnons, au vin lourd et il sentait, sous la blouse, tout contre son cœur, son portefeuille gonflé de billets bleus ; il voyait déjà Combenoire et le sourire de Mariette...

Le ciel de septembre était doux, voilé de vapeurs, encombré de nuages laineux que le soleil roussissait par endroits. Malavel ne les regardait pas ; les effluves résineux du Bois de la Marquise, dont les sapins poussaient presque devant sa porte, l'accaparaient déjà ; il marcha plus vite. Non loin du village, le petit berger de Rifort, le conseiller, lui cria bonnement de loin :

— Bonjour Malavel !

— Bonjour ! Rien de nouveau au pays ?

— Pas grand chose ! Ils disent que la Mariette est partie avec son Italien...

Malavel n'entendit plus rien, mais dès qu'il vit clair, il poussa un affreux juron et, la mine égarée, il courut droit sur Combenoire.

La chaumière, toutes portes et fenêtres fermées, paraissait abandonnée au milieu de l'enclos. En quelques bonds, Malavel fut devant la porte, il la secoua d'une poigne véhémente, mais elle ne s'ouvrit pas.

« Mariette ! Mariette ! » se mit-il à crier. Elle ne lui répondit pas, mais il entendit l'écho, un écho ironique qui répétait : « Mariette ! Mariette ! » et semblait le narguer.

Alors, une colère subite jeta Malavel contre cette porte obstinément close ; du poing et du pied, il enfonça les planches vermoulues, puis sauta dans la grande pièce.

Seul, le silence l'entoura. Il se tut, posa, d'un geste las, sa faux contre le mur et, tandis qu'un tremblement nerveux agitait tout son corps, il regarda.

La table occupait toujours la même place près de la fenêtre ; dessus deux verres et deux assiettes sales se faisaient vis-à-vis ; des mouches rôdaient autour d'une fiasque à demi pleine. Dans le coin obscur, sous les solives noires où les araignées tissaient leurs toiles, le lit s'ouvrait tout bouleversé ; il détourna la tête ; un rais de lumière descendait par la cheminée et éclairait les cendres ; il détourna encore la tête ; il grimpa l'escalier, poussa la porte de la chambre : le lit de sangle de l'Italien n'était pas défait, sa mallette ferrée avait disparu...

Il redescendit ; sa respiration sifflait dans les silences ; il ouvrit les tiroirs, fouilla le bahut, l'armoire, chercha en vain derrière la pile de draps de lit la boîte en fer qui contenait quelques milliers de francs — toute leur fortune — ; elle aussi avait disparu.

Alors, il ne se contint plus :

— La garce ! La garce !

On l'entendait crier jusqu'au fond du village paraît-il !

Il décrocha le vieux rouillard allongé au-dessus de la cheminée, bourra ses poches de chevrotines qu'il fondait lui-même pour la chasse aux sangliers et, pareil à un dément, fila vers le hameau.

Les gens avaient barré leurs portes. On le vit tourner sur la place, autour du tilleul, brandissant son fusil et proférant de terribles menaces.

L'aspect désert, le silence du village au lieu de l'apaiser augmentèrent sa fureur. Il se lança sur les portes de chêne, les martelant rageusement de coups de crosse et, sans arrêt, sa voix farouche grondait :

— Bandits ! Bandits !

Personne ne répondit, personne ne se montra ; alors il se calma, mit son fusil inutile en bandoulière et, s'adossant contre le tilleul, il se prit à songer ; on le vit même sourire ; oui, un sourire bizarre, inoubliable, éclaira subitement son visage cuit et ravagé ; c'est à ce moment que Rifort, le conseiller, sortit ; il s'avança, tapa affectueusement sur l'épaule de Malavel et lui dit de cette voix ronde, grasseyante, chargée de locutions qu'il prenait pour traiter les affaires importantes :

— Non, mon ami ! Tu aurais dû t'en douter ! « A la donc n'est-ce pas », on ne laisse pas une femme, jeune comme la Mariette, avec un de ces chenapans d'étrangers ! Bah, rentre chez toi ! Hé, bougre, tu en trouveras bien d'autres, des femmes, et qui vaudront bien la Mariette, comme de bien entendu !

Il voulut l'entraîner chez lui, mais Malavel, sans un mot, les deux mains enfouies dans ses poches, la tête rentrée entre les deux épaules, le fusil battant l'échine, tourna les talons, planta là Rifort et ses discours et, devant le village aux aguets, reprit sans se presser le chemin de Combenoire.

Il rentra dans sa cambuse, fourragea un moment dans les pièces, prit ses musettes, ses filets, entassa quelques fagots sur le lit, les arrosa de pétrole, fit craquer une allumette et, tirant la porte sur lui, il sortit.

Ceux qui l'épièrent le virent s'éloigner rapidement vers les bois proches ; il atteignait les premiers sapins, lorsque de grandes flammes jaillirent du toit de sa maison.

On lui cria : « Malavel ! Combenoire brûle ! Combenoire brûle ! » Il ne se retourna même pas.



Pendant un mois, on ne sut ce qu'il était devenu : « Il se sera détruit » répétaient les bonnes gens ; puis la nouvelle commença à circuler qu'il tenait l'Artense. Il battait en effet le plateau, toujours errant, toujours taciturne, mais ne faisant de mal à personne.

Il évitait les villages, couchait dans les granges écartées, les grottes, dans les rochers, les baraques abandonnées dans les bois. Parfois, il restait invisible durant des semaines et un beau soir, à l'obscur, on le voyait paraître dans quelque bourg, dissimulant sous sa blouse quelque volumineux paquet ; il portait ainsi le produit de ses pêches et de ses chasses aux aubergistes pour se faire un peu d'argent. Toujours péchant et chassant, n'ayant plus de logis mais vivant libre et sans soucis au milieu de bêtes des bois dont il connaissait les moindres ruses, Malavel s'en vint à oublier Combenoire, la Mariette et son malheur.

Un jour, une bonne femme de Condat, à qui il venait de vendre un plat de truites, lui dit confidentiellement :

— Malavel, tu sais... la Mariette est revenue... Elle a bien souffert, aussi la pauvre... si tu voulais, vous pourriez encore être heureux...

Malavel ne répondit pas, cracha au loin, répéta :

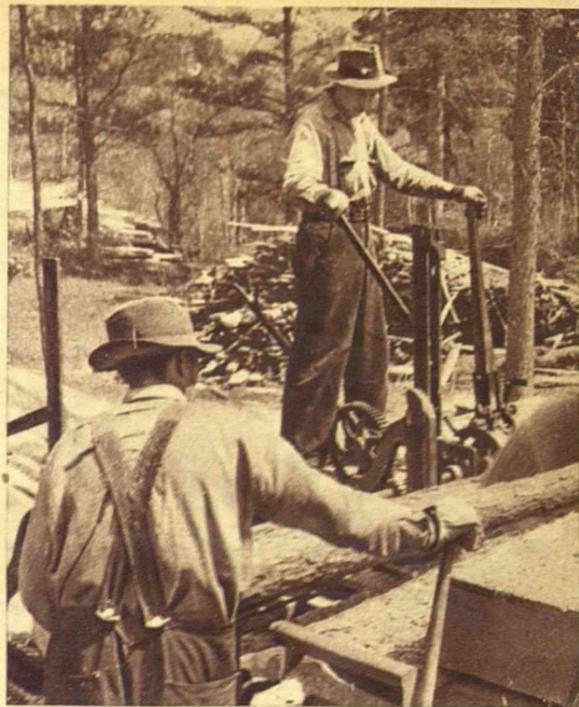
— Alors, c'est entendu, un lièvre pour la Saint-Martin ? Vous l'aurez !

Et de sa démarche souple d'homme des bois, il tira vers la lande et la forêt qui l'avaient consolé des hommes

Léon GERBE.

UNE FAMILLE RÈGNE sur les FORÊTS AMÉRICAINES

En 1840, **Frédéric WEYERHAEUSER** était apprenti dans une scierie
Aujourd'hui ses enfants possèdent un royaume grand comme la France



D'innombrables scieries débitent le bois, dont la plus grande partie sera utilisée pour la fabrication de la pâte à papier.

I

l y a quelques années, des kidnapers enlevèrent le jeune Georges-Philippe Weyerhaeuser, petit-fils de Frédéric Weyerhaeuser, fondateur d'une des dynasties financières les plus puissantes et les moins connues des États-Unis.

Les gangsters devaient être exceptionnellement bien renseignés sur la situation de fortune de la famille, car ils réclamèrent une rançon de 200.000 dollars, qu'ils obtinrent d'ailleurs sans être autrement inquiétés.

Le nom de Weyerhaeuser n'a pas du tout, pour les lecteurs européens, la même consonance que, par exemple, celui des Rockefeller, des Morgan ou des Ford; la plupart d'entre eux ne l'a même ja-

mais entendu. Leur surprise sera donc bien grande en apprenant qu'il s'agit d'une oligarchie financière dont la fortune dépassait avant la guerre celle des Dupont de Nemours et de Ford, et qui est sans doute aujourd'hui encore une des familles les plus opulentes du monde entier.

Comment se fait-il qu'une fortune aussi colossale ait pu pendant des générations se cacher ? L'explication est assez simple : la fortune des Weyerhaeuser consiste en de vastes étendues de forêts, en un royaume grand comme la France; or, le bois est silencieux, les forêts ont été de tout temps entourées d'un certain mystère et les nababs de l'exploitation forestière n'ont jamais affiché leur richesse. Ajoutons que l'industrie forestière est considérée actuellement en quelque sorte comme une industrie du passé, qu'en tout cas, cette exploitation est faite sous des formes économiques appartenant au passé et que, par conséquent, elle participe beaucoup moins au rythme et au contrôle de la vie moderne que ne le font d'autres branches de l'activité industrielle.

◆ ◆
Lorsque Frédéric Weyerhaeuser, père des quatre Weyerhaeuser qui contrôlent

actuellement l'exploitation américaine du bois, mourut, avant la guerre, ses propriétés atteignaient une superficie de 550.000 kilomètres carrés. Il avait émigré aux États-Unis à peu près à la même époque que les deux autres grands magnats de la finance, Morgan et Rockefeller, c'est-à-dire vers 1840. Il s'engagea en qualité d'apprenti dans une scierie de Rock Island, dans l'État d'Illinois. Comme tous les self-made-men de son époque, il économisait avec acharnement, et dès qu'il posséda quelques dollars et jouit d'un peu de crédit, il acheta la scierie dans laquelle il était employé. La petite scierie en question n'a pas été liquidée par la suite; on l'a conservée par piété, comme on a conservé le petit atelier de fonderie d'où partit la puissance des Krupp ou bien la petite maison de Muhlheim, berceau de la fortune des Stinnes...

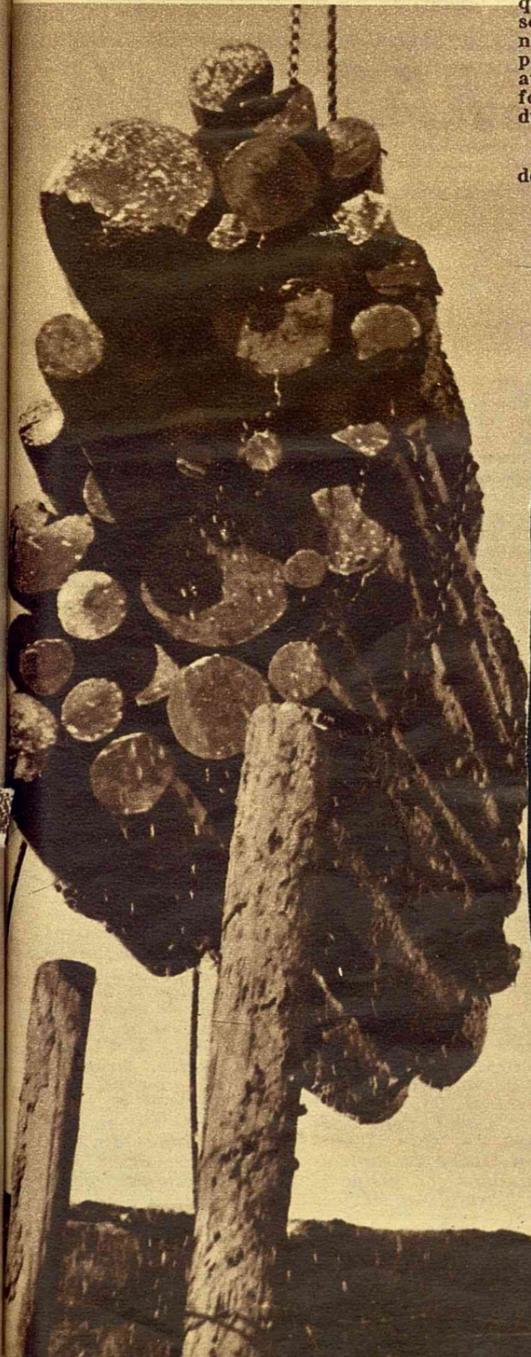
L'idée qui fit la grandeur des Weyerhaeuser était fort simple. Le bûcheron allemand qu'était à cette époque Frédéric Weyerhaeuser se dit qu'étant donné la façon irrationnelle de l'exploitation forestière aux États-Unis, le bois ne tarderait pas à manquer dans les États Est de l'Union et que, par conséquent, les forêts du Midwest augmenteraient infailliblement de valeur. Il investit donc jus-

qu'à son dernier sou dans ces forêts. Le prix de l'hectare de forêt vierge coûtait à cette époque 3 dollars; Frédéric Weyerhaeuser, au lieu d'aller au café ou de s'acheter un complet, acquit hectares sur hectares, enferma l'acte de vente dans son armoire et attendit. Il fut le premier spéculateur en bois des États-Unis et il sut toujours précéder et au besoin dépasser la spéculation.

En 1872, il construisit à Saint-Paul, dans le Minnesota, centre ferroviaire important, la maison d'où l'on dirige aujourd'hui encore les entreprises des Weyerhaeuser. Sa villa simple, en briques rouges, s'éleva également dès cette époque, à côté du somptueux palais de Hill, roi des chemins de fer, avec lequel il conclura d'ailleurs bientôt d'importantes transactions.

D'une façon générale, notre homme aura beaucoup de partenaires dans ses affaires, mais il saura les choisir par des intermédiaires de telle façon que, souvent, les gens avec lesquels il traite ne le connaissent même pas. Cette tactique lui permettra de les utiliser les uns contre les autres et de se débarrasser d'eux aisément quand ils deviendront superflus.

Enfin, le moment arrive où son attente est récompensée : vers 1880, ses calculs sont confirmés par la tournure des événements. Le bois se raréfie, et les forêts qu'il avait achetées à raison de 3 dollars l'hectare acquièrent du jour au lendemain le centuple de cette somme. C'est l'époque aussi où la fièvre de construction saisit les États-Unis. Le dollar afflue de tous côtés dans la poche de Frédéric Weyerhaeuser. Ce dernier sent griser son portefeuille; en



Il est déjà multimillionnaire ; néanmoins, parfois, il s'habille en bûcheron et s'attaque personnellement à quelque tronc d'arbre puissant. Il a beau jouer pourtant à l'homme simple, fier de ses origines ouvrières ; dans son cœur, depuis longtemps, il est devenu un « business-mann », du genre des Rockefeller avec les énormes qualités et défauts de ce type. Lui aussi ne croit plus qu'en une seule chose : la toute puissance de l'argent, à laquelle il est prêt à tout sacrifier. Il est fermement convaincu que les parties, désertes encore à cette époque-là, du nord-ouest des Etats-Unis, notamment les Etats de Washington, Oregon, Montana et Idaho, connaîtront un jour, eux aussi, la prospérité. Il désire par conséquent acquérir les grandes forêts encore intactes de ces quatre Etats. Pour parvenir à ses fins, il ne recule devant aucun moyen, et c'est par la ruse et par la fraude qu'il obtient l'objet de ses desirs. Evidemment, personne, aujourd'hui, ne songerait à reprocher aux Weyerhaeuser le procédé peu scrupuleux de leur aïeul ; d'ailleurs, la simplicité même de cette fraude devait séduire bien des gens et absoudre son auteur. Voici ce qui se passa :

Hill, le roi des chemins de fer dont nous venons de parler, avait obtenu du gouvernement fédéral pour son réseau le Northern Pacific, lequel contournait l'Etat comme une ceinture gigantesque allant d'un Océan à l'autre, une concession lui assurant la propriété d'une large bande de territoire à droite et à gauche de la voie ferrée. Il en vendait les parties les plus fertiles, mais il lui restait encore une grande surface désertique et rocheuse. Puis, un jour, le Congrès, Dieu sait sous quelle influence, vota une loi permettant aux acheteurs des lotissements de surfaces désertiques d'échanger celles-ci contre des parties boisées des Etats du Nord-Ouest ; Weyerhaeuser se présente par l'intermédiaire d'un homme de paille : il avait acquis le désert de Hill et réclamait son droit de l'échanger contre des forêts.

Ce jour-là, il s'enrichit d'un seul coup de 200 millions de dollars.

Nous sommes en 1893. Dans les parties orientales et méridionales des Etats-Unis, les forêts ont été pour ainsi dire exterminées. Cela équivaut à dire que celles des Etats du Nord et du Nord-Ouest augmentaient de plus en plus de valeur. Weyerhaeuser contrôle tout le stock de bois de l'Union, c'est lui qui dicte les prix sans que personne ose s'opposer à sa puissance. Le président Teddy Roosevelt, tout comme le Roosevelt actuel, entreprend d'abattre les trusts ; il met en branle un mouvement en vue de sauver pour la nation les richesses naturelles, forêts et cascades, du pays ; il déclenche en même temps une enquête tendant à examiner par quels moyens Weyerhaeuser est entré en possession de son domaine colossal. Mais l'initiative générale du Président n'aboutit à aucun résultat. Le rusé Weyerhaeuser apparemment du moins, n'avait jamais enfreint la loi. Pendant toute la durée de l'enquête, il continue à diriger ses entreprises, sans se troubler le moins du monde. Il mène une vie d'ermite et bien qu'il réussit à se faire oublier du monde, il ne replonge dans le silence. Il se repose, tout au plus parait-il, sur une autre à la terrasse de son hôtel de New York, Paul, où il s'occupe de ses affaires personnelles, faits avec ses amis, à l'air, avec ses vieux bûcherons.

RENCONTRE A 3.000 MÈTRES

4 en cordée ETUDIANTS ITALIENS

MILLE huit cents mètres. 3 heures du matin. Le réveil sonne, interrompant un sommeil qui n'aurait demandé qu'à se prolonger. La bouche pâteuse, j'enfile en hâte le gros pantalon de Bonneval et jette un regard au dehors : des étoiles, pas de nuages, il faut partir. Sans faire de toilette, après un vague déjeuner qui ne veut point passer, nous prenons sacs et piolets, et en route !

La lanterne éclaire — oh ! si peu — le sentier qui coupe les pentes d'herbe, monotones, les premières moraines ; les gros souliers écrasent pesamment les herbes aromatiques de l'alpe, tirent des étincelles du roc qu'ils heurtent. Nous respectons le silence, mal reposés, l'estomac barbouillé, peut-être aussi craignons-nous un peu la course nouvelle, ses difficultés inconnues. Le soleil commence à se lever au moment où nous abordons les premières barres rocheuses, au moment où il nous faut nous encorder pour de longues heures. Et dire que dans la vallée, en bas, les « bourgeois » dorment. Quel métier ! Mais bientôt les premières difficultés commencent, qui nous procurent un âpre plaisir : (monter une cheminée, vaincre une fissure, passer une vire)

et ne nous laissent point le temps de contempler les murailles abruptes, les arêtes rocheuses si bizarrement découpées sur le ciel rose du matin ; à une paroi rocheuse, succèdent des blocs brisés, faciles, mais fatigants, puis vient une arête de neige gelée qui recouvre la glace et que le premier taille, taille. Le piolet envoie vers le second et le troisième de petits blocs de neige dure et coupante ; les heures passent, et le travail continue, sans arrêt ; à peine avons-nous le temps, quand nous tâtons précautionneusement les prises, de remarquer les cristaux roses et gris du feldspath ou les grains nets du granit que mordent si bien nos ailes de mouche.

9 heures. Le col. D'un seul coup, un glacier se creuse à nos pieds, cependant qu'à l'ouest, très proche, se dresse le sommet que nous voulons atteindre et dont l'arête, avec ses gendarmes, ses clochetons, nous promet une escalade, une varappe aérienne à souhait. Au loin, des montagnes, des hautes cimes à la beauté farouche, aux nues parois rocheuses, aux couloirs de glace redressés ; et c'est la solitude, cette solitude que l'alpiniste aime tant. Mais non, un

peu plus bas : quatre jeunes gens sont arrêtés et mangent. Nous faisons comme eux : gorgée de thé, saucisse, chocolat, fruits secs et boîte de fruits ; le dernier de la cordée, porteur d'occasion, est heureux, son sac se vide.

« Monsieur ! Monsieur ! » Je me lève et, décordé, je vais vers les quatre imposteurs ; l'un d'eux, écorchant le français, le mêlant d'italien, me demande si je veux bien photographier leur groupe ; je l'aurais deviné ; de bonne grâce, je me transforme en photographe amateur, et la conversation s'engage :

« Français ! — Oui et vous, Italiens ! — Oui. »

Bien entendu, c'est la montagne qui d'abord nous occupe, les itinéraires, les difficultés, les refuges proches, les courses faites et les courses à venir. Puis, brusquement :

« L'Exposition de Paris est-elle belle ? — Bien sûr, elle est même admirable ; venez la voir. — J'aurais bien voulu, mais on m'a refusé un passeport, sous prétexte que je n'ai point encore fait mon service militaire.

Je ne dis mot, je connais trop la frontière italienne et ses pièges ; je



Thomas Garrigue

MASARYK

par BRUNO FREI

C'est avec passion que Masaryk prit désormais la tête de la République tchèque. Vint Serajevo. Lorsque les coups de canon retentirent, il comprit que l'heure avait sonné de deuil pour les Habsbourg. Vers la fin de 1914, il se réfugia, pour rentrer à Prague en triomphe le 28 octobre 1918, fondateur de l'Etat indépendant de la République tchèque. De l'étranger, Masaryk travailla à libérer son pays des Habsbourg. En collaboration avec son successeur, Benes, actuellement Président de l'Etat tchécoslovaque, il fit tomber la monarchie et contribua grandement à sa chute. Les Alliés se rendirent bientôt compte de son rôle et que les deux émigrés leur prêtèrent dans la lutte contre les Empires centraux. En 1918, elles furent reconnues par Masaryk et ses amis comme Conseil National Tchécoslovaque le 30 septembre 1918, la France signa le premier traité de coopération démocratique pour la République tchèque nouvellement fondée.

Le château de Lany était le libérateur de son pays à trois siècles — au lendemain de la bataille de Merg (près de Prague), en 1620 — avait perdu son pays. Masaryk, et avec lui, Benes, se mirent à organiser l'Etat selon les principes démocratiques dans lesquels ils avaient été élevés, et sous le signe desquels ils avaient lutté contre l'absolutisme des Habsbourg. Ils furent les propagateurs les plus passionnés de la Société des Nations et de ses principes. Masaryk a défendu, avec plus d'ardeur que Benes, le pacte d'assistance mutuelle entre la France et l'Union Soviétique, l'alliance avec la République tchèque et la politique de coopération démocratique pour la République tchèque.

Ce n'est pas un hasard que la propagande nazie lui ait voué une haine particulièrement féroce. Elle a fait éclabousser son nom de boue. Le Troisième Reich a nié la raison d'être de la République tchèque par Masaryk, et les hauts parleurs de Nuremberg ont réprouvé les idées d'humanisme et de progrès pour lesquelles Masaryk a combattu — avec quel succès ! — pendant sa vie. C'est en vain que la haine que les nazis lui vouent prouve qu'ils ne comprennent pas les plus hautes valeurs de la culture humaine. Ce n'est pas de se faire une idée de la popularité de Masaryk dans ses dernières années, après sa démission, que nous nous occupons ici. C'est de son visage qui se reflète sur son passage. « Le bon vieux », disaient les gens, comme il a l'air solide ». Et ils étaient heureux, car ils constatent qu'un parent très aimé a bonne popularité, loin d'avoir besoin d'une mise en scène théâtrale. En lui, le sentiment démocratique du peuple tchèque avait trouvé sa suprême expression — de ce peuple, connu, dans son histoire, une lutte séculaire contre l'absolutisme. En Masaryk, la démocratie française a perdu un

laisse venant moi bres du quel ils ne peux d'un seul débonde ; déjà recu guides, de de l'autre — Oui, mais che il faut se et nous v tes d'affl tion, poli bouchés etc., etc. jouets de viande de qualité ; le cuivre. Je has « Mais v cours de togénique ne comp yeux que qui doute nue et m rapproch perdre u « Nous r fascistes ; « Qui a Je leur qu'en no

Gestapo, agissent malgré le par les o laire. Le nom sation ve lais. J'appr

dans les ALPES m'ont parlé

par H. CHASSAGNE

laisse venir, d'autant plus que j'ai devant moi quatre étudiants de..., membres du Parti Fasciste aux frais duquel ils sont en montagne, mais je ne peux m'empêcher de sourire et d'un seul coup, c'est le tonneau qui se débonde; j'y suis habitué, car j'en ai déjà recueilli de ces confidences de guides, de paysans, de commerçants... de l'autre côté.

— Oui, chez vous, c'est la liberté, mais chez nous, on ne peut rien dire, il faut se cacher; nous ne savons rien et nous voudrions savoir, et les plaintes d'affluer : vie chère, militarisation, police secrète, manque de débouchés pour les jeunes intellectuels, etc., etc. On a pris aux enfants leurs jouets de fer, on manque de café, de viande et d'huile d'olive de bonne qualité; on réquisitionne le plomb, le cuivre, même dans les églises.

Je hasarde un assez ironique : « Mais vous avez l'Ethiopie, les discours de Mussolini et les sourires photogéniques du comte Ciano. » L'Italien ne comprend pas, et malgré les gros yeux que roule un de ses compagnons, qui doute peut-être de moi, il continue et me questionne; et ses amis se rapprochent, car ils ne veulent pas perdre un mot de mes réponses :

« Nous ne lisons que des journaux fascistes; alors, vous savez... »

« Qui a tué les frères Rosselli ? »
Je leur réponds que c'est l'Ovra et qu'en notre beau pays de France,

travaillé à ce sujet par un sourd malade, que dans la ville de... et ses environs, des centaines d'arrestations ont eu lieu : ouvriers, paysans, employés, intellectuels, bourgeois libéraux ont été enlevés et enfermés dans les prisons fascistes, avec quelques chemises noires, des syndicats surtout. « Et puis, je peux vous le dire, Monsieur, mes trois compagnons et moi, nous avons fêté la victoire de Guadalajara, la victoire du bataillon Garibaldi. Oh ! si le fascisme est vaincu en Espagne, il sera grièvement blessé chez nous, mortellement peut-être. Dites-le en France, répétez-le et agissez en conséquence. »

« Et La Rocque ? Est-ce vrai qu'il a derrière lui 2 millions d'hommes ? Et Doriot ? »

Je m'aperçois aussi que la victoire du Front populaire a éveillé de l'autre côté des Alpes d'immenses espoirs, même dans la bourgeoisie moyenne, à laquelle appartiennent mes quatre interlocuteurs. « Tenez ferme, ne vous laissez pas battre, soyez unis et surtout lutez. » C'est émouvant ces conseils qui viennent de là-bas, de gens qui savent et qui craignent que nous manquions de vigilance et d'activité.

« E la guerre ? » J'apprends que les visites de Blomberg à Rome, les parades militaires ont fâcheusement impressionné la population qui craint un conflit et n'en veut pas. « Et l'U.



Gestapo, Ovra, espionnage franquiste, agissent somme toute à leur guise, malgré leur dénonciation journalière par les organisations du Front populaire.

Le nom de Franco dirige la conversation vers l'Espagne, ce que je voulais.

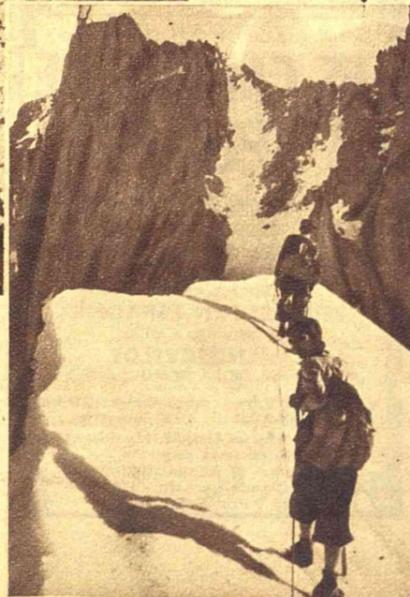
J'apprends que le peuple italien est

R.S.S. ? » Il me faut répondre aux questions les plus diverses. Les jeunes Italiens doivent tout réapprendre, tout inventer à nouveau, à partir de leur propre expérience; la suppression des organisations ouvrières, la police, la censure « atomisent » chez les jeunes l'opposition qui souvent prend inconsciemment des formes fascistes

La marche dans cette solitude que l'alpiniste aime tant.

Au loin, des montagnes, des hautes cimes à la beauté farouche.

Les premières difficultés commencent, qui procurent un âpre plaisir.



d'hier; c'est pourquoi en appeler au premier programme de Mussolini, montrer les contradictions du fascisme, comme le fit l'an dernier le P. C. I., est une tâche nécessaire et efficace, n'en déplaise à certains émigrés, trop loin de la réalité italienne. Encore ces jeunes étudiants ont-ils une chance que beaucoup de leurs camarades n'ont point : « On nous fait des cours sur Marx, ou plutôt contre Marx », me dirent-ils, après que je leur eus recommandé quelques lectures italiennes qui, dans leur situation concrète pouvaient leur être utiles (les premiers livres d'Arturo Labriola, de Giovanni Gentile, l'œuvre de Benedetto Croce entre autres); « on nous dit tellement de mal de Marx sans jamais nous présenter son œuvre que nous avons cherché celle-ci, et ayant trouvé quelques volumes, nous les étudions en cachette... »

Mais le soleil monte; la course est encore longue. 5 poings tendus et je m'en vais vers mes compagnons décordés qui attendent, sans trop d'impatience, car ils ont deviné. Bientôt, ce sera l'arête finale, le sommet, puis la descente rapide sur le glacier, les crevasses aux stalactites de glace, aux profondeurs bleues et blanches, aux ponts de neige fragiles, puis le refuge, où, surprise ! nous trouverons 6 ou 7 numéros de « Regards »; le repos... avec la double joie d'avoir fait une belle course et d'avoir rencontré, là-haut, à 3.300 mètres, des antifascistes italiens, encore isolés certes, mais combattifs, courageux et, sous la chemise noire, avides de liberté.

ROMANICHELS sur les routes D'EUROPE

(Suite de la page 13)

J'ai vécu stoïquement dans la misère de leurs tribus, cheminé sur leurs voitures bâchées qui vont lentement comme si le temps, pour elles, n'avait pas la commune mesure; j'ai campé, aux environs des villes indulgentes, sous leurs tchergas de toile aux trois piquets en châtaignier, mangé comme eux des choses immondes et savoureuses...

C'était au printemps que j'avais erré avec une tribu hongroise à travers la Voïvodina serbe, aux plaines grasses et riches, mais si plates, disent les habitants, qu'il faut monter sur une pastèque pour voir plus loin que son nez. La pluie avait transformé les routes en canaux de boue et les paysans eux-mêmes éprouvaient grande pitié à nous voir patauger derrière nos chars. Mais les nomades étaient heureux. La rivière Tisza, reine de ces marécages printaniers, était toute chargée d'animaux morts, dont chaque soir nous faisons grande ripaille.

Près de Soubotitsa, tout au nord de la plaine, le lac Palik se dégelait lentement. Des milliers de carpes, que le froid rigoureux avait tuées, flottaient le ventre en l'air dans les roseaux des berges :

— C'est notre dieu, déclaraient les gens des tentes, qui fit crever pour nous les carpes!

Et quelles matelotes de mijoter!

A Kosice, en Tchécoslovaquie, je voyais, dans la prison provinciale, Alexander Falké, chef d'une bande de Tziganes, qui se vanta d'avoir mangé une demi-douzaine d'enfants. Je lus sa déposition :

— Qu'est-tu fait de tes victimes?

— Je les ai mangées.

— Et tu as trouvé bonne leur chair?

— Oui.

— Et tu recommencerais si on te rendait la liberté?

— Oui.

...Parmi les enfants qui nous suivaient, certains avaient été volés en Pologne, en Croatie ou en Roumanie. Souvenez-vous de l'histoire de la petite Scela. C'était en 1932, au Pré-Saint-Gervais.

— Vous l'avez volée, dirent les gendarmes au Tzigane roumain Nicolas Demastre chez qui on avait trouvé la fillette âgée de huit ans.

— Non, c'est une cousine qui me l'a vendue trois mille francs!

Deux mois plus tard, la police parisienne arrêtait sur les boulevards des Tziganes polonais du nom de Wiczorek. Ils avaient dressé à voler dans les grands magasins un enfant enlevé en 1925 à la porte d'une usine de Lodz, en Pologne. On l'avait attiré à l'écart en lui montrant un jouet. « Et, dit le rapport de police, il avait été si bien dressé qu'il n'avait pas son pareil pour, dans un grand magasin, simuler une crise de larmes qui provoquait autour de lui une affluente de personnes servant admirablement les desseins de ses pseudo-parents... »

Dans le Banat hongrois où foisonne le Tzigane, les portes se ferment et les chiens sont lâchés quand une tribu est annoncée. Les oiseaux eux-mêmes se cachent :

— Quand, au-dessus d'un hameau, me disait un paysan, vous ne verrez aucun corbeau et, autour des mai-

sons, ni une oie, ni un canard, ni un poulet, soyez certain qu'on a senti l'odeur des tentes.

Stupide, un jars mettait le nez à la barrière. Une boulette tombait devant lui et, le lendemain, on allait chercher son cadavre au dépôt.

— Le poison, me disaient mes compagnons en le mettant à cuire, quelle plaisanterie!

Je fréquentais là-bas les voleurs de chevaux et, plus tard, en Provence ainsi que dans le Béarn, ceux qui se contentaient de les maquiller, de transformer pour vingt-quatre heures une haridelle en bête fringante et de la plus vicieuse des carnes, faire un agneau.

Ainsi, pendant trois mois, agressives, fascinantes et fatales dans leur beauté sans fard, les ensorceleuses ont-elles été mes compagnes. Celle-ci s'appelait Anghelina, cette autre Raina, cette troisième Aranka, et je vous vois encore danser pour moi au son du violon enchanté de vos frères Lukas, Hajos et Giga, musiciens à eux yeux trop beaux, à la taille trop ondulante, ensorceleurs pour hystériques de grands cafés.

Un lieutenant serbe s'était follement épris d'Anghelina, qui lui soutirait sa solde jusqu'au dernier dinar sans lui permettre même un baiser. Un soir, elle l'emmena jusqu'au Danube :

— Jette-toi à l'eau!

L'officier disparut dans les eaux boueuses du grand fleuve.

La fille nous revint les yeux secs. Sa mère, la vieille Rona, retira un instant de sa bouche édentée la pipe éteinte qu'elle suçait :

— Où est-il?

— Plouc! fit Anghelina.

— Ah! dit la vieille, ce que les hommes sont bêtes! et, sans un mot de plus, elle ralluma son brûle-gueule.

Il me fallait toutefois me laisser rançonner par les tribus pour qu'elles tolérassent ma présence. Je me suis donc fait faire quelques centaines de fois les tarots et lire dans les lignes de la main, en Europe Orientale comme aux Saintes-Maries-de-la-Mer jusqu'où j'avais suivi les nomades pour la grande fête qu'ils y donnent tous les ans, le 25 mai.

Des légions de harpies aux cheveux « noirs comme l'aile du corbeau » m'ont récité des phrases banales, ni plus ni moins ce qui est écrit sur les petits bouts de papier que distribue, d'un bec désabusé, aux bonnes d'enfants et aux militaires hongrois, le perroquet d'une de leurs sœurs sur un pont de Budapest.

L'une après l'autre, je les ai prises en flagrant délit d'imposture ou de fourberie; neuf sur dix m'ont prêté une visite heureuse et prochaine, une postérité abondante, la fortune, la découverte d'un trésor et une complète réussite dans mes entreprises amoureuses...

J'en ai encore entendu, en Europe Orientale, me prenant parfois pour un fonctionnaire des pays où elles m'abordaient, m'annoncer immanquablement, avec la faveur et une lettre de mon roi, mon accession à un nouveau grade.

Incontestablement, ces Cassandres en haillons ont reçu pour tout héritage de leurs ancêtres, qui le tenaient

peut-être eux-mêmes des grands prêtres de Ninive ou des fakirs de l'Inde, l'art de provoquer chez les hommes de notre race, l'inquiétude, l'espoir et le désir, et d'apaiser l'une et d'attiser les autres à leur gré. Pas davantage.

Tziganes en Orient, Zingari en Italie, Gitanos en Espagne, Gypsies en Angleterre, Heydens en Hollande, Boumians, Romanichels, Caraques ou Gitans en France, leur nom générique change selon le pays, mais, où qu'ils se rencontrent, ils s'entendent dans un langage secret, commun à toutes les tribus tziganes du monde.

Ils ne sont certainement pas, comme le voudrait la légende danubienne, les descendants de ceux qui forgerent les clous pour la croix du Christ et refusèrent assistance à Marie fuyant en Egypte...

Viennent-ils de l'Hindoustan, de l'Egypte, ou, comme le suppose M. de Baroncelli, certaines tribus du sud de la France et de l'Espagne ne seraient-elles pas les derniers des Atlantes et les frères des Peaux-Rouges d'Amérique?

On admet généralement qu'ils peuvent être originaires de l'Inde qu'ils quittèrent en 1348 quand Tamerlan l'envahit. Ils auraient émigré en deux groupes, dont le premier aurait traversé successivement la Perse, l'Arabie, la Syrie et l'Arménie pour atteindre l'Europe Orientale où on les rencontre au XV^e siècle.

Les autres — nos Gitonas, Boumians, Caraques, Romanichels — auraient passé par l'Egypte et l'Afrique du Nord pour gagner d'abord l'Espagne.

Pour le moment, on en compte en France quelques milliers, se déplaçant en bandes ou en tribus, exerçant des métiers mal définis, dépourvus de domicile et vivant en marge de la société. Les brigades mobiles leur donnent un carnet anthropométrique : carnet individuel pour chaque nomade et, pour chaque famille, un carnet collectif où figurent toutes les personnes du groupement, avec l'indication du numéro de leur carnet individuel, ceci afin que la tribu ou la famille ne puisse s'accroître clandestinement d'enfants volés en cours de route.

De plus, vous reconnaîtrez la voiture de ces nomades à une plaque de contrôle portant un numéro d'ordre, accompagné de l'inscription : loi du 16 juillet 1912.

Quand vous rencontrez une roulotte foraine, ouvrez donc l'œil. Si elle ne porte pas cette plaque, ce ne sont pas des Bohémiens nomades qu'elle habite, mais d'honnêtes marchands ambulants qui, domiciliés dans une localité déterminée, vont de ville en ville, de foire en foire, étaler et vendre régulièrement leur marchandise.

Je vous dirai même que certains tziganes ou Romanichels ont oublié la loi de leurs tribus, se sont assagis et à moitié sédentarisés pour se fixer, tous les hivers, quelque part. On en trouve à passer la mauvaise saison dans des huttes de terre et des cabanes de rondins autour des villes orientales. En France, des maisons infiniment plus confortables en abritent à Béziers, Clermont-l'Hérault, Nîmes, Arles, Perpignan et Oloron.

Ces bonnes gens ne se déplacent plus en roulotte que lorsque l'herbe des prés est tendre pour leurs bêtes et le ciel pur sur leurs têtes.

J'en connais à Oloron qui ne roulent qu'en automobile rapide et rentrent tous les deux ou trois jours chez eux, où vous pouvez trouver à l'écurie douze beaux chevaux, dont ils sont bel et bien propriétaires...

...Sans les avoir volés.

Jean PERRIGAULT.

(World copyright by Jean Perrigault and Regards, Paris 1937.)

NYON, la Méditerranée et ses Rivages

(Suite de la page 8.)

C'est l'Espagne républicaine, dont la Marine court les plus graves dangers. C'est contre elle que la piraterie fasciste a intérêt à s'exercer avec le plus de violence. Or, la Marine espagnole ne sera pas protégée, elle échappe aux sauvegardes prévues par l'accord. L'agression contre l'Espagne est à l'origine des exploits des gangsters de la mer. Mais l'Espagne sera le seul pays contre lequel les pirates pourront continuer leurs entreprises.

Le problème est d'importance. Une lacune de cet ordre interdit aux amis de la Paix de se réjouir et d'approuver. « Ce n'est pas pour ça que nous avons été convoqués ! » a déclaré sans ambage le camarade Litvinoff.

Certains nous disent : « Ça aurait pu plus mal tourner. » C'est vrai malheureusement. Quelles dispositions redoutables seraient sorties de Nyon sans la vigilance obstinée des délégués soviétiques !

Mais cela ne suffit pas à notre exigence de paix ! Ce n'est pas la procédure du moindre mal qui chassera le

spectre de la guerre de la Méditerranée et de ses rivages.

Gabriel PERI.

ENFIN !
UNE VRAIE REVUE DE JEUNES !

EST PARUE
LES CAHIERS DE LA JEUNESSE

La Revue que tous les Jeunes attendent !

AU SOMMAIRE DU N° 2
LE CINÉMA ET LA JEUNESSE
Georges Duhamel, Jean Renoir, J.-R. Bloch, Jean Painlevé

JEUNESSE EN ESPAGNE
par Santiago Carillo

E. VANDERVELDE
"JEUNESSE DE LA DEMOCRATIE"

Le Numéro 2 frs - Abonnement 20 frs
Etranger 2.50 Etranger 25 frs

En vente dans les Kiosques, Librairies et Groupements de Jeunes

Rédaction et Administration :
86, Rue Claude-Bernard - PARIS-5^e
Tél. : Port-Royal 16-35

LES CHANTS DE LA

CHORALE de L'ARMÉE ROUGE

Recueil des Chants des Peuples soviétiques.....	4. »
Les Partisans	0 50
Hardi Comrades	0 50
Chants des Survivants	0 50
Chants Géorgiens	0 50
Fleur cueillie	0 50
L'Internationale	1 »
Au devant de la vie	1 50
Marche funèbre 1905	1 »
Les Cavaliers de la Steppe...	0 50
De ton regard	0 50

E. S. I. - 24, Racine - PARIS

Ch. Postal 974-41

PENDANT LA CAMPAGNE POUR LES ÉLECTIONS CANTONALES

Faites de la propagande pour « REGARDS »

Demandez-nous du matériel : affiches et spécimens

CINÉMA

CARNET DE BAL

C'est une ingénieuse idée de faire des films à tiroirs : un lien qui est à peine plus serré que celui qui relie entre elles les scènes d'une revue de fin d'année, permet de mettre en valeur une demi-douzaine de vedettes dans des scènes écrites spécialement pour elles. Les Américains nous ont envoyé des films à tiroirs qui étaient de premier ordre, comme « Si j'avais un million » et surtout « les Invités de huit heures », qui était une sorte de chef-d'œuvre.

Le dernier film de Julien Duvivier, « Carnet de Bal », est un film à tiroirs. Une veuve, encore jeune, retrouve le nom de ses anciens danseurs, des hommes qui lui faisaient la cour quand elle avait seize ans. Après vingt ans, elle part à leur recherche. Le premier prétendant est mort. Sa mère (Françoise Rosay) est folle et le croit toujours vivant. Le second (Harry Baur), s'est fait moine et ne songe plus qu'au plain-chant. Le troisième (Louis Jouvet), est devenu d'avocat, un gangster. Le quatrième (Pierre-Richard Wilm), s'est retiré dans la montagne comme on entre au couvent. Le cinquième (Raimu), s'est enlisé dans la province méridionale et va épouser sa bonne. Le sixième (Pierre Blanchard), est devenu un médecin avorteur qui hait la vieille chanteuse avec laquelle il vit. L'avant-dernier (Fernandel), est devenu coiffeur et le dernier est mort, laissant un fils qui lui ressemble.

Ces scènes sont d'un intérêt inégal. La scène de Françoise Rosay, littéraire et peu vraisemblable, est très bien jouée, mais plus « jouée » qu'humaine. Richard Wilm est franchement mauvais et sa scène sonne le creux au milieu de beaux paysages de montagne. Harry Baur est papetard et fabriqué. La scène de Jouvet est nerveuse, amusante, entraînant, mélangeant, selon le goût américain, le genre gangster et le genre sophistiqué.

La scène de Raimu, sur laquelle on a pu faire des réserves, est pourtant la plus proche du spectateur parce que la plus humaine, malgré une charge un peu trop poussée. La scène de Blanchard, dans le style de Pabst, est violente et bien menée. Marie Bell se tire comme elle peut du rôle ingrat de commerce de revue, et il est fâcheux que les scènes où elle est seule se déroulent dans le paysage ultra-cartpostal des villas luxueuses des lacs italiens. La scène de Fernandel est médiocre. On n'a pas laissé au grand comique (si souvent mal employé), la possibilité de donner toute sa mesure et un épisode, qui aurait pu être capital, la confrontation du souvenir, transfigure, du bal d'autrefois avec ce bal un peu grotesque qu'il fut dans la réalité, a été à peu près escamotée.

L'ensemble du film est de très bonne et de très grande qualité et il honore le cinéma français. L'idée conductrice était belle. C'était la confrontation du passé et du présent, des adolescents passionnés et des hommes que la vie a façonné. On peut toutefois s'étonner qu'on

ne nous ait montré que des ratés de toute espèce. On aurait aimé voir, et l'homme qui a réussi au sens bourgeois du mot, et l'homme qui a trouvé, grâce à la vie, le vrai sens de la vie. « Carnet de Bal » est une œuvre pessimiste amère, une sorte de longue métaphore sur la tristesse de la vie.

Cette thèse a été traitée avec toute la patte qui est celle de Duvivier. L'ingéniosité avec laquelle ont été satisfaits certains goûts du public peut assurer à « Carnet de Bal », film de bonne classe, sorte de carte d'échantillonnage de ce qui se fait de mieux dans la production française, un succès durable. Mais Duvivier restera pour nous, avant tout, l'auteur de « la Belle Equipe », l'un des films les plus remarquables du cinéma français.

Georges SADOUL.

LE CHEVALIER SANS ARMURE

Jacques Feyder a prouvé avec des œuvres comme *Pension Mimosa*, *Le Grand Jeu*, *La Kermesse héroïque* qu'il était l'un des plus grands metteurs en scène fran-



Ci-dessus : Michele Morgan, que « Gribouille » nous a révélée, et que les Américains nous ont enlevée.

çais actuel. La parfaite maîtrise de sa technique, sa puissance de réalisme lui ont permis de produire des œuvres de la meilleure classe internationale qui ont fait appeler dans les grands centres de production cinématographique, hier à Hollywood et à Berlin, aujourd'hui à Londres.

Le scénario de « Chevalier Sans armure », film tourné dans les grands studios de la British Film, mérite d'être raconté avec un peu de détail.

Un jeune journaliste anglais, envoyé

spécial de son journal en Russie Tzariste, se trouve être, à la suite d'un article défavorable au régime, expulsé du pays où il travaille depuis six ans. Son avenir journalistique se trouvant de ce fait à jamais compromis, il accepte de devenir membre de l'Intelligence Service! Il est chargé par ce bureau d'espionnage de la surveillance des révolutionnaires et se glisse parmi eux comme agent provocateur. Mêlé à un attentat, pris pour un vrai révolutionnaire, il est envoyé en Sibérie. Arrive la guerre, puis la révolution. Tiré du cachot, il est nommé commissaire du peuple adjoint d'une grande ville de province.

Or, dans cette province vit, vêtue d'organdi blanc, une noble dame entourée dans le château de son père par une foule de serviteurs zélés. Un matin, les serviteurs zélés ne répondent pas au coup de sonnette et la noble dame, dans un froufrouant déshabillé, s'en va voir sur la pelouse du château ce qui se passe. Elle se trouve

Raimu est un des principaux acteurs de « Gribouille ».

SA DERNIERE CHANCE

Encore un film du mouchard bien-aimé. Un jeune officier de marine, chargé par le président Mac Kinley de découvrir le chef d'une bande de gangsters spécialistes du vol dans les banques, est pris avec ces criminels et condamné à mort. Mais à l'heure où il va se faire connaître, en même temps que le nom du chef qu'il a enfin appris, le président Mac Kinley, qui seul connaît son identité, est assassiné. L'innocent policier va périr... Que non, vous le pensez bien.

Le sujet est mélodramatique et artificiel. Mais il est traité avec toute la maîtrise américaine. Les toilettes et l'atmosphère de 1900 ont été reconstituées avec beaucoup de bonheur, l'action ne languit jamais. Victor Mac Laglen, épais, et vieilli s'est retrouvé dans un de ses meilleurs rôles. Barbara Stanwick n'a peut-être jamais été plus excellente, spécialement dans la scène où elle affirme au policier qu'elle aime qu'elle ne fera rien pour le sauver. Ce que le sujet pouvait avoir d'odieux est assez habilement escamoté. En définitive, un bon film américain. (Film américain.)

G. S.

NAISSANCE D'UNE CITE

NAISSANCE D'UNE CITE, le grand spectacle de J.-R. Bloch, se prépare activement.

Nous sommes en mesure d'annoncer qu'il aura lieu du samedi 16 au 22 octobre prochain, au Palais des Sports.

La mise en scène de ce spectacle a été confiée à M. Pierre Aldebert, la décoration à M. Fernand Léger, la musique à MM. Désormières et Jean Wiener, MM. Arthur Honneger et Darius Milhaud se chargeant des lyrics. M. Tony Grégory réglant la chorégraphie.

NAISSANCE D'UNE CITE sera le plus grand spectacle de l'Exposition 1937.

NOUS AVONS AIME :

UN PEU

LE MESSENGER (Jean Gabin) ; DJOULBARS, CHIEN DU PAMIR (exotique) ; SA DERNIERE CHANCE (très bien fait) ; ELEPHANT BOY et TENDRA (pour les jeunes garçons) ; A PARIS TOUS LES TROIS (vaudeville) ; L'OBSESSION DE MME CRAIG (psychologique) ; LOUFOQUE ET CIE (baroque) ; WEEK END MOUVEMENTE (rigolo) ; NICK, GENTLEMAN DETECTIVE (sophistiqué).

BEAUCOUP

CARNET DE BAL (film de qualité) ; LES TREIZE (héroïque) ; PEPE LE MOKO (très au point) ; LE GENERAL EST MORT A L'AUBE (drame chinois).

PASSIONNEMENT

LA GRANDE ILLUSION (Jean Renoir) ; L'EXTRAVAGANT MR DEEDS (extravagant) ; VISAGES D'ORIENT (grandiose) ; FEMMES MARQUEES (dramatique).

PAS DU TOUT

DANSEUSE ROUGE, NE TE PROMENE DONC PAS TOUTE NUE, JARDIN D'ALLAH, FAISONS UN REVE, LE DERNIER TRAIN DE MADRID, RAMONA, LA BELLE DE MONT-PARNASSE, LES HOMMES DE PROIE, TROIS ARTILLEURS AU PENSIONNAT, LE MOT DE CAMBRONNE, LES REPROUVES, AVEC LE SOURIRE, LE CHANT DE L'ALOUETTE, UNE FEMME QUI SE PARTAGE, L'HEURE SUPREME.

Une belle scène entre Louis Jouvet et Marie Bell, dans « Carnet de Bal », le dernier film de Julien Duvivier.





L'équipe « Regards » roule à vive allure.

...sante, que l'on ne voyait pas un seul coureur pour seulement l'inquiéter sur une distance qui lui convenait si bien et sur un parcours qu'il connaissait à merveille. Enfin, Antonin Magne, cette année, n'avait remporté aucune grande épreuve — bien qu'il ait frisé la victoire à plusieurs reprises — et, par conséquent, on savait qu'il tenterait l'impossible pour inscrire le Grand Prix des Nations 1937 à son palmarès.

Loyal comme il l'est toujours, « Tonin » reconnaît aujourd'hui qu'il a été battu par meilleur que lui. Cogan, Archambaud, Speicher, Schulte, — jeune coureur hollandais, véritable révélation de la course — et l'Italien Jules Rossi, lui étaient tous bien indéniablement supérieurs l'autre dimanche. Cela signifie-t-il, comme « l'Auto » du lendemain l'écrivait, que Magne a vieilli, entendant par là que l'ère de ses succès était bien finie? Nous ne le croyons pas. Certes, « Tonin » a maintenant 33 ans, dix ans de plus que son vainqueur... et cela compte. Mais le prétendre « fini » à cet âge, c'est bien présomptueux. A moins que ce qualificatif, si l'on peut dire, de « l'Auto » ne masque — bien mal — le désir que ces messieurs ont sans doute de « couler » un coureur qu'ils savent coriace, mais dont ils redoutent les exigences financières — cependant mille fois justifiées — lorsqu'il court pour eux. Notre avis, à nous, est bien différent : Magne, coureur habile, consciencieux, homme fort intelligent, n'a pas encore fini de nous étonner... et de gagner. Et c'est avec une curiosité un peu amusée que nous attendons la saison prochaine pour lire dans « l'Auto » les éloges échevelés que l'on ne manquera pas de lui décerner après une ou des victoires que, nous, nous prévoyons !...

Mais, confiants dans l'extraordinaire valeur physique et morale du grand « Tonin », abandonnons-le à son sort et examinons brièvement les résultats de la saison.

Franchement, elle n'a pas été brillante pour les coureurs français. En dehors de la belle victoire de Lapébie dans le Tour de France, et de celle, déjà moins probante, de Cogan, toutes les autres grandes épreuves classiques nous ont échappé. Jules Rossi gagna Paris-Roubaix, Gustave Danneels enleva Paris-Tours, Kerel Kaers fut premier au Circuit de Paris, Auguste Somers remporta Bordeaux-Paris, Eloi Meuleberg fut sacré Champion du Monde.

Faut-il désespérer de nos coureurs ? Nous ne le croyons pas. Si cette longue série de victoires étrangères doit être accueillie avec le plus grand sérieux, et nous n'y manquons pas, nous ne pouvons oublier que nos meilleurs routiers ont été toujours des adversaires redoutés pour les gagnants. Avec nos « anciens », Antonin Magne, Georges Speicher, Maurice Archambaud, Roger Lapébie, Paul Chocque, René Le Grevès, avec nos « jeunes » Pierre Cogan, Sylvain Marcaillou, Robert Tanneau, Raymond Passat, Pierre Gallien, et bien d'autres encore que nous ne pouvons tous citer, le cyclisme sur route français est de taille à se « défendre ».

On s'en apercevra...

Jacques ANTHEIL.

Le GRAND PRIX des AMIS du SPORT OUVRIER

Une belle épreuve

POUR la troisième fois s'est courue dimanche, cette épreuve cycliste contre la montre qui prend définitivement place parmi les grandes compétitions et pour plusieurs raisons : pour son caractère sportif pur que pourraient lui envier bien des compétitions annoncées à grand fracas de publicité; pour la classe des coureurs dont certains réalisèrent de belles performances et tous une excellente course d'équipes. Aussi pour sa popularité sans cesse accrue : il fallait voir la foule nombreuse et ardente sur tout le parcours applaudissant la F. S. G. T. et le sport ouvrier, les journaux du Front Populaire et les Coopératives représentées.

Notre journal était représenté par une équipe du C. S. Belleville : Petit, Gauthier, Fialaire, Bardet.

Le départ des équipes est donné du Bourget, à partir de 13 heures, à 5 minutes d'intervalle. La nôtre prend le départ à 1 h. 30 à une allure très vive. Malheureusement, au bout de quelques kilomètres, Bardet crève; il répare avec une célérité remarquable, mais déjà l'équipe qui a jugé plus tactique de ne pas l'attendre est loin. Dans la première heure, 45 km. sont enlevés, par moment nos coureurs dépassent l'allure de 50 km. et font un bon travail d'équipe se relayant tour à tour dans l'entraînement, le plus souvent emmené par Petit qui a un joli style. Cela marche bien jusqu'à Persan. Mais Gauthier commence à donner des signes de faiblesse et

dans la côte de Parmain ne peut plus suivre ses camarades qui perdent beaucoup de temps et finissent par le distancer à l'approche du but. Il arrive en haut de la côte claqué et finira la course à Colombes avec 16 minutes de retard sur ses prédécesseurs qui finissent à 16 h. 30, ayant fait les 106 kilomètres du parcours en 3 heures. Bardet, qui avait été semé au début de la course, fit un effort admirable, puisqu'il finit seul avec 3 h. 15.

Le classement se faisant sur 3 coureurs, l'équipe de « Regards » ne put s'adjuger que la dixième place du classement. C'est notre confrère « La Lumière » qui emporte le prix avec l'équipe du J. S. O. Puteaux; viennent ensuite avec les deuxième et troisième places la Coopérative de M. S. F.

(R. S. C. O. Montreuil), l'« Humanité » (E. S. O. Villeneuve).

Signalons l'organisation parfaite qui ne laissa rien au hasard et remercions-en le Club Populaire du Croissant, 5°.

Nous avons été heureux de constater une fois de plus de quelle popularité jouit « Regards » parmi la population. Partout, notre voiture fut chaleureusement acclamée et nos spécimens distribués sur le parcours, accueillis avec des manifestations d'enthousiasme.

Pour conclure, une belle journée sportive à laquelle tous furent heureux d'avoir apporté leur concours et qui se termina par un vin d'honneur offert par la municipalité de Colombes.

L. N.



L'équipe « Regards » prend le départ, donné par notre administrateur L. Noël (à droite).



Des jeunes sportives exécutent des mouvements d'ensemble : magnifique image de grâce et de santé

La FEMME,

L'ENFANT, Le FOYER

Un homme est né !

C'est un garçon, c'est un garçon, vite, dites-moi si c'est un homme qui est né? s'écrie le jeune paysan chinois Wang quand il entend vagir son premier né. Un homme est né! Gloire de son père et de sa mère. Une femme est née, déception dans la maison. C'est tout juste si l'homme ne s'en prend pas à sa femme de n'avoir su mettre au monde qu'une fille.

Vrai dans tous les pays, ceci nous apparaît avec intensité dans ces « Visages d'Orient » qui mettent à nu de vieux sentiments que nous avons, nous, Européens, appris à cacher et que Wang étale en toute simplicité. Que deviendra la fille qui vient de naître dans la famille paysanne chinoise? S'il y a famine, elle sera vendue par ses malheureux parents pour quelques pièces d'argent qui leur permettront de survivre à la famine ou de regagner leur terre. Ce fut le cas des parents de O Lang qui, selon le bon vouloir des seigneurs qui en ont fait leur servante est mariée d'office au jeune paysan chinois Wang qu'elle n'a jamais vu. Il en est d'ailleurs de même pour Wang lui-même qui s'inquiète, le jour de son mariage, de savoir si la femme qui lui est destinée n'est ni difforme ni grêlée.

D'autres fillettes, vendues comme O Lang, ont encore moins de chance qu'elle. De la serve, les maîtres feront simplement une prostituée.

A son mariage commence, ou plutôt continue, pour O Lang, la terrible vie de la paysanne chinoise. C'est elle qui porte les fardeaux, surtout si elle n'a pas affaire à un brave garçon comme Wang, c'est elle qui prépare la nourriture, qui laboure les champs et qui, près d'accoucher, aide encore les hommes à rentrer la moisson sous l'orage. C'est elle qui défend ses enfants contre la faim, qui a le courage de tuer leur ami le buffle pour donner à manger à sa famille, c'est elle qui, dans sa faiblesse,

montre toujours une farouche énergie et reste encore soumise et tolérante devant les nouveaux désirs de l'homme devenu riche grâce à elle.

Images d'énergie féminine, O Lang illustre la misère générale de la femme. Combien d'O Lang dans le peuple de nos pays dits civilisés.

Le temps n'est pas encore venu, mais nous ne doutons pas qu'il vienne un jour où le jeune ouvrier, où le jeune paysan de quelque pays que ce soit, apprenant la naissance de sa fille, pourra crier avec joie : « Une femme est née! »

Georgette G.-DREYFUS.

les conseils de Ginette

NOTRE CUISINE

FONDS D'ARTICHAUTS FARCIS

Faites cuire les artichauts à l'eau bouillante salée, égouttez avant qu'ils soient trop mous. Enlever les feuilles et le foin; grattez avec une fourchette chaque feuille afin d'en retirer la partie comestible que vous mélangerez ensuite avec un œuf dur et un peu de jambon hachés. D'autre part, nettoyez et coupez finement des champignons puis faites-les cuire dans un peu de beurre avec une grosse échalotte hachée. Préparez maintenant un roux brun épais dans lequel vous ferez revenir la farce composée des champignons et du mélange ci-dessus : ajoutez persil et estragon hachés. Garnissez les fonds d'artichauts avec cette préparation, saupoudrez légèrement avec de la chapelure, posez sur chacun un dé de beurre et mettez au four chaud à gratiner; environ un quart d'heure.

LES TRUCS DE LA CUISINIÈRE

Si vous ne voulez pas que les artichauts (ou tout autre légume vert) jaunisse à la cuisson il faut les mettre dans beaucoup d'eau et seulement lorsque celle-ci est en pleine ébullition; ne couvrez pas la casserole; ainsi vos légumes garderont leur belle couleur.

Il n'en va pas de même pour les légumes blancs, tels que les céleris-raves, salsifis, navets, etc. Ceux-là doivent au contraire être cuits à petit feu et dans une casserole bien fermée.

Dans les deux cas, il est bon, si l'eau est trop riche en calcaire, d'y ajouter une pincée de bicarbonate de soude.

CONSEILS PRATIQUES

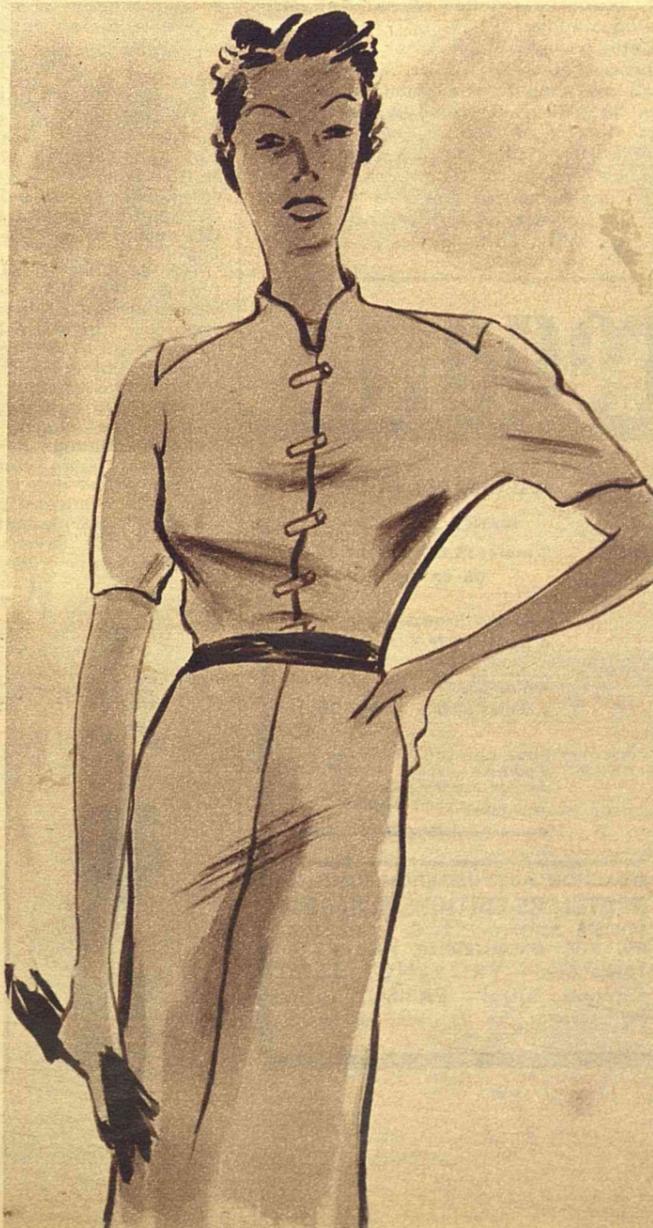
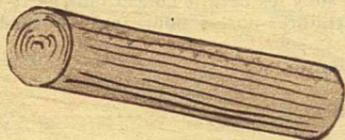
Pour le nettoyage des vêtements, préparez à l'avance un liquide à détacher que vous garderez dans un ou plusieurs flacons bien bouchés. Voici une formule qui donne de bons résultats : mélangez 100 grammes d'alcool dénaturé, 650 grammes de tétrachlorure de carbone, 150 grammes de benzine et 50 grammes de savon de Marseille. Faites tout d'abord dissoudre le savon dans l'alcool, ajoutez en second lieu la benzine et terminez en versant le tétrachlorure : mélangez bien le tout et mettez dans des flacons pouvant être hermétiquement bouchés. Gardez-les loin du feu, servez-vous-en loin du feu également. Et prenez soin lorsque vous voudrez utiliser ce produit de bien secouer le flacon avant afin que les divers ingrédients qui le compose soient intimement mélangés.

LE COIN DES COQUETTES

Beaucoup d'entre vous ont pu, grâce aux congés payés, goûter les vraies vacances, la joie du plein air, de la marche, du sport et aussi du repos dont nous avons tous tant besoin. Vous allez revenir en pleine forme, fraîche et solide. Tâchez de garder aussi longtemps que possible le bénéfice de ces vacances. Dormez bien à plat, la fenêtre ouverte, tâchez de faire une demi-heure de marche chaque jour en respirant bien, n'oubliez pas non plus les multiples exercices de Marie Latour (chacune a pu trouver ceux qui convenaient le mieux à son tempérament), mangez aussi sainement que possible, pas de viande le soir, et le plus de légumes et de fruits possible. Et si, ayant été au bord de la mer, vous avez appris à nager, tâchez de continuer au moins une fois par semaine ce sport qui est un des meilleurs qui soit pour les femmes.

MODE ET COUTURE

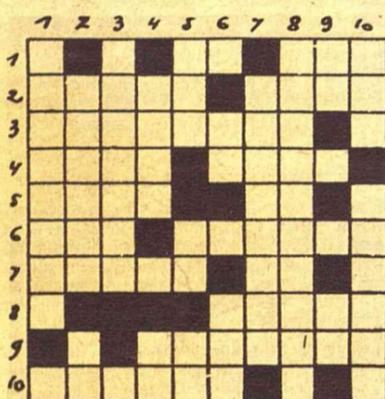
Nous avons vu l'autre jour une jeune femme qui portait sur une petite robe de lainage uni très simple, d'amusants boutons faits en gros-grain d'un ton très vif qui s'assortissaient à sa ceinture faite également de deux épaisseurs de gros-grains du même ton vif, piqués ensemble. Je voudrais faire profiter les lectrices de « Regards » de ce modèle qui m'a paru original et facile à réaliser soi-même; en effet, il suffit d'avoir des morceaux de rubans d'environ 4 centimètres de large que l'on roule extrêmement serré jusqu'à obtenir un petit cylindre ayant environ 1 centimètre de diamètre et que l'on arrête avec quelques points de surjet, après avoir retourné à l'intérieur le bout du ruban. Ce petit cylindre sera alors cousu comme un bouton ordinaire par le centre et il viendra s'attacher dans une boutonnière passepoilée. Le devant de la ceinture peut également être garnie par une demi-douzaine de ces cylindres que l'on coud côte à côte sur le gros-grain.



JEUX ET DISTRACTIONS



SOLUTION DU PROBLÈME N° 73



PROBLÈME N° 74

CONTRE L'INCENDIE

Assurez-vous à

" LA SOLIDARITÉ "
9, rue de Maubeuge, PARIS

Administrée par les Associations
Coopératives et Ouvrières
Capitales en cours

QUATRE MILLIARDS DE FRANCS

DEMANDE DES AGENTS
partout où elle n'est pas représentée

VIENT DE PARAÎTRE SILVIO TRENTIN DIX ANS DE FASCISME TOTALITAIRE EN ITALIE

Un juriste libéral italien
expose des faits avec clari-
té et contrôlables.

Au moment où le fas-
cisme italien intervient
ouvertement en Espagne
et menace dangereuse-
ment la paix, cette étude
objective projette une vi-
ve lueur sur les mobiles et
les ressorts les plus secrets
de la politique de Musso-
lini.

18 fr.

RAPPEL :

Fascisme et Révolution, par
R. Palme Dutt 15 »
Pour vaincre le fascisme, par
G. Dimitrov 10 »
Le Peuple au pouvoir, par
André Ribard 12 »
E. S. I. - 24, Rue Racine, Paris
Ch. Postal 974-41

MOTS CROISÉS

HORIZONTALEMENT. — 1. Fleuve de Russie. Nom des temples japonais. — 2. Ecrivain français auteur du « Roman d'un brave homme » (1828-1885). Comté d'Angleterre. — 3. Ecrivain français auteur du « Contrat social » (1712-1778). — 4. Ignorant et sot. Membre des oiseaux. — 5. Compte plus de 100 millions d'habitants. Pronom. — 6. Sur la rose des vents. Célèbre, loué. — 7. Nom donné par les orientaux à un bouquet de fleurs, disposées de manière à exprimer une pensée. Abréviation courante. — 8. Femme qui a fait des vœux religieux. — 9. Vêtu. — 10. Le scandale qui s'est produit dans ce pénitencier, demande une réforme complète, en ce qui concerne l'enfance.

VERTICALEMENT. — 1. Le souvenir de ce grand lutteur pour la paix a été célébré dernièrement. — 2. Où se font les opérations financières. Division du temps. — 3. Il était le président de la Fédération musicale populaire. — 4. Fatigués. — 5. Anagramme d'un mot signifiant « Dénoué d'esprit ». Deux lettres de « Ecume ». Pronom. — 6. Deux voyelles. Auteur des « Mystères de Paris ». — 7. Brillant parachutiste soviétique, recordman du monde. — 8. Coureur cycliste, champion du monde 1937. — 9. Préfixe. Deux voyelles. — 10. Ville de Belgique. L'Allemand en est privé, à cause du réarmement.

LE CONGO A QUATRE JOURS DE PARIS

La création de la ligne Dakar-Pointe-Noire, réservée, depuis sa récente mise en service au trafic exclusif du courrier, vient d'être, le 13 septembre dernier, ouverte au transport des passagers.

Les 230.000 kilomètres parcourus sans incident par les hydravions amphibies de l'Afromaritime, ont permis à la D. A. C. d'autoriser cette Compagnie à transporter des passagers.

Ainsi, la ligne Paris-Dakar de la Compagnie Air-France qui, dans des conditions de confort et de rapidité parfaites, relie l'A. O. F. à la Métropole, se trouve, de ce fait, prolongée maintenant jusqu'en Afrique Equatoriale.

Cette nouvelle étape dans les liaisons françaises étend le réseau aérien qui encercle maintenant notre grand empire africain, la correspondance Cotonou-Niamey, avec la Régie Air-Afrique étant également assurée vers le cœur de l'A. O. F. d'une part, et Madagascar d'autre part.

Le Bureau de Presse de la Cie Air-France, 2, rue Marbeuf, Paris-VIII^e (Tél.: Ellysées 20-60).

regards

ABONNEMENTS

FRANCE & COLONIES
3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr.
un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois : 42 fr. - un an : 78 fr.

Autres pays :
6 mois : 54 fr. - un an : 96 fr.

Pour chaque changement
d'adresse envoyer la bande du
dernier numéro reçu et joindre
1 fr. en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B
89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X
Téléphone : PROVENCE 52-13
Chèque postal : PARIS 1715-54
Les manuscrits non demandés ne seront pas rendus.

regards-tourisme

Le soleil vous attend sur la Côte d'Azur dans les Pyrénées

Voyage de 7 jours à Nice 485 fr.
Séjours de 7 jours à Banyuls 265 fr.
7 jours à Biarritz 280 fr.
7 jours dans l'Ariège et l'Andorre 210 fr.
7 jours dans les Hautes-Pyrénées 225 fr.

PRIX COMPRENANT : séjour, boisson, pourboires, taxes (pour Nice, le prix comprend de plus le voyage en 3^e classe Paris-Nice AR).

Nous organisons des voyages et séjours de 7, 15 et 20 jours pour les mêmes régions et pour Dinard, Saint-Malo, Vichy, Chamonix, Le Crotoy.

Pour la Côte d'Azur, départ tous les samedis.

Pour les Pyrénées, départs individuels tous les jours.

Tous renseignements et inscriptions à "Regards-Tourisme"
89, Rue d'Hauteville - PARIS (X^e)

DES MUSCLES EN 30 JOURS NOUS LE GARANTISSONS

C'est avec juste raison qu'on nous appelle les « Constructeurs de muscles ». En trente jours nous pouvons transformer votre corps d'une manière que vous n'auriez jamais crue possible. Quelques minutes d'exercice chaque matin suffisent pour augmenter de 4 centimètres les muscles de vos bras et de 12 centimètres ceux de votre tour de poitrine. Votre cou se fortifiera, vos épaules s'élargiront. Avant même que

vous vous en aperceviez, les gens se retourneront sur votre passage. Vos amis se demanderont ce qui vous est arrivé. Peu importe que vous ayez toujours été faible ou mince; nous ferons de vous un homme fort, et nous savons que nous pouvons le faire. Nous pouvons, non seulement développer vos muscles, mais encore élargir votre poitrine et accroître la capacité de vos poumons. A chaque respiration, vous remplirez entièrement vos poumons d'oxygène, et votre vitalité ne sera pas comparable à ce qu'elle était auparavant.

ET EN CENT CINQUANTE JOURS. — Il faut compter cent cinquante jours pour mener à bien et parfaire ce travail; mais, dès le septième jour, les progrès sont énormes. Au bout de ce temps nous vous demanderons simplement de vous regarder dans une glace. Vous verrez alors un tout autre homme. Nous ne formons pas un homme à moitié. Vous verrez vos muscles se gonfler sur vos bras, vos jambes, votre poitrine et votre dos. Vous serez fier de vos larges épaules, de votre poitrine arrondie, du superbe développement, de la tête aux pieds.

NOUS AGISSONS ÉGALEMENT SUR VOS ORGANES INTÉRIEURS. — Nous vous ferons heureux de vivre. Vous serez mieux et vous vous sentirez mieux que jamais vous ne l'avez été auparavant. Nous ne nous contentons pas seulement de donner à vos muscles une apparence qui attire l'attention : ce serait du travail à moitié fait. Pendant que nous développons extérieurement vos muscles, nous travaillons aussi ceux qui commandent et contrôlent les organes intérieurs. Nous les reconstituons et nous les vivifions, nous les fortifions et nous les exerçons. Nous vous donnerons une joie merveilleuse : celle de vous sentir pleinement en vie. Une vie nouvelle se développera dans chacune des cellules, dans chacun des organes de votre corps, et ce résultat sera très vite atteint. Nous ne donnons pas seulement à vos muscles la fermeté dont la provenance vous émerveille, mais nous vous donnons encore l'ÉNERGIE, la VIGUEUR, la SANTÉ. Rappelez-vous que nous ne nous contentons pas de promettre : nous garantissons ce que nous avançons : FAITES-VOUS ADRESSER par le DYNAM INSTITUT le livre GRATUIT : Comment former ses muscles. Retournez-nous le coupon ci-joint dès aujourd'hui. Ce livre vous fera comprendre l'étonnante possibilité du développement musculaire que vous pouvez obtenir. Vous verrez que la faiblesse actuelle de votre corps est sans importance, puisque vous pouvez rapidement développer votre force musculaire avec certitude.

Ce livre est à vous : il suffit de le demander. Il est gratuit, mais nous vous prions de bien vouloir joindre 2 francs en timbres-poste pour l'expédition. Une demande de renseignements ne vous engage à rien. Postez le bon dès maintenant pour ne pas l'oublier.

BON GRATUIT à découper et à recopier

DYNAM-INSTITUT (Section A 4), 25, Rue d'Astorg, PARIS (8^e)

Veillez m'adresser gratuitement et sans engagement de ma part votre livre intitulé : « Comment former ses muscles », ainsi que tous les détails concernant votre garantie. Ci-inclus 2 francs en timbres-postes pour frais d'expédition.

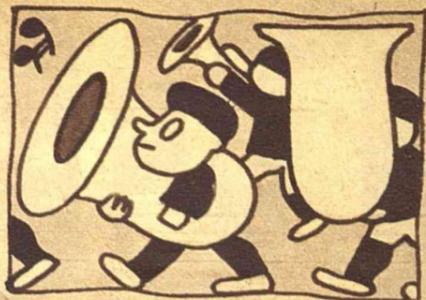
NOM

ADRESSE





MANŒUVRES



H. Monier



-UN VEINARD!
-IL A ETÉ TUÉ
-DÉS LE PREMIER
-JOUR!

-C'EST UN BLEU DU
-PARTI
-ROUGE!

-RENDEZ-VOUS!
-VOUS ÊTES
-TOUS PRIS!

-C'EST VOUS LE LAMPISTE?
-VOUS PARTIREZ EN
-ÉCLAIREUR...

-QUI EST VAINQUEUR?
-LES FRANÇAIS, MON
-CAPITAINE...

-MON GÉNÉRAL, J'AI
-CAPTURÉ UN
-LOT D'ESPIONS
-ÉTRANGERS!

-TOUJOURS LA
-MAIN DE
-MOSCOU!

PARTI
ROUGE

-VIVEMENT LA
-MOTORISATION
-INTEGRALE!

-IL ME SEMBLE AVOIR VU
-CETTE TÊTE QUELQUE PART...

-DIRE QU'IL Y A DES
-VEINARDS QUI SE
-PRÉLASSENT
-EN CAMPING!

Écoutez

LA RADIO POUR L'ENFANCE

C'EST une question qui aurait besoin d'être étudiée de près. Puisqu'en ce moment, la société prend conscience de l'importance de sa jeunesse et se rend compte que l'éducation bien comprise de cette jeunesse est l'élément fondamental d'une profonde transformation sociale, il serait intéressant d'utiliser la radio comme moyen éducatif. Serait-il donc possible d'organiser des auditions pour la jeunesse, des auditions très larges, englobant presque uniquement des sujets artistiques qui fassent germer dans le cœur de l'enfant des perspectives poétiques et saines. Il y a des musiques très simples et très belles dont un tout jeune enfant peut sentir la pureté et la douceur. Il y a des pièces de théâtre pour enfants qui peuvent être pleines de charmes et renfermer des valeurs dont l'enfant devenu homme saurait se souvenir. Il y a de très belles lectures à faire (Selma Lagerlof, Léopold Chauveau), qui conduiraient les rêves du petit dans des régions enchantées.

Cela fortifierait la beauté d'âme de l'enfant et contribuerait à le préparer à une vie sans haine.

Et quel est l'homme normal qui se plaindrait de ces auditions.

JEUDI 23 SEPTEMBRE

16 h. 20 : RADIO-PARIS. — De la réédition du film muet en film sonore.
18 h. 45 : RADIO-PARIS. — « Les travaux de la Conférence Internationale contre la tuberculose », par le professeur Bezançon.
18 h. 45 : MONTPELLIER. — Histoire du travail et des lois sociales.
20 h. 30 : SUISSE FRANÇAISE. — Festival Frantz-Schubert.

VENDREDI 24 SEPTEMBRE

17 h. 0 : RADIO-PARIS. — Prélude (Chopin). La Cage de cristal (Ibert). Feux d'artifice (Debussy).
19 h. 50 : NICE. — Chronique du cinéma éducateur.
20 h. 5 : BORDEAUX-P. T. T. — L'utilisation du froid pour le transport et la conservation des fruits.

SAMEDI 25 SEPTEMBRE

12 heures : RADIO-LYON. — L'Africaine (Meyerbeer). L'Enlèvement au Sérail (Mozart).

15 heures : RADIO-PARIS. — Piano (Chopin, Schumann, Debussy, Albeniz).

20 h. 40 : BORDEAUX-SUD-OUEST. — Sélection sur la Chanson d'amour de Schubert.

DIMANCHE 26 SEPTEMBRE

9 h. 15 : RADIO-P. T. T. NORD. — Concert d'orgue (Schumann, Haendel, César Franck).
18 h. 30 : PARIS-P. T. T. — Symphonie en ré majeur (Mozart). Menuet en sol majeur (Mozart).
19 heures : TOUR EIFFEL. — Le théâtre du Peuple présente « Le Loup de Primo Raadi », présentation par Aragon.

LUNDI 27 SEPTEMBRE

11 heures : RADIO-PARIS. — Musique enregistrée. Divertissements : Mozart, Jacques, Ibert.
16 heures : PARIS-P. T. T. — Du studio de la Schola Cantorum, concert d'or-

gue (J.-S. Bach, Louis Vierne, Paul Fauchet).

18 h. 45 : PARIS-P. T. T. — Causerie agricole, par M. Moulinot.

19 h. 03 : RADIO-PARIS. — Pièces pour piano (César Franck, Schumann).

MARDI 28 SEPTEMBRE

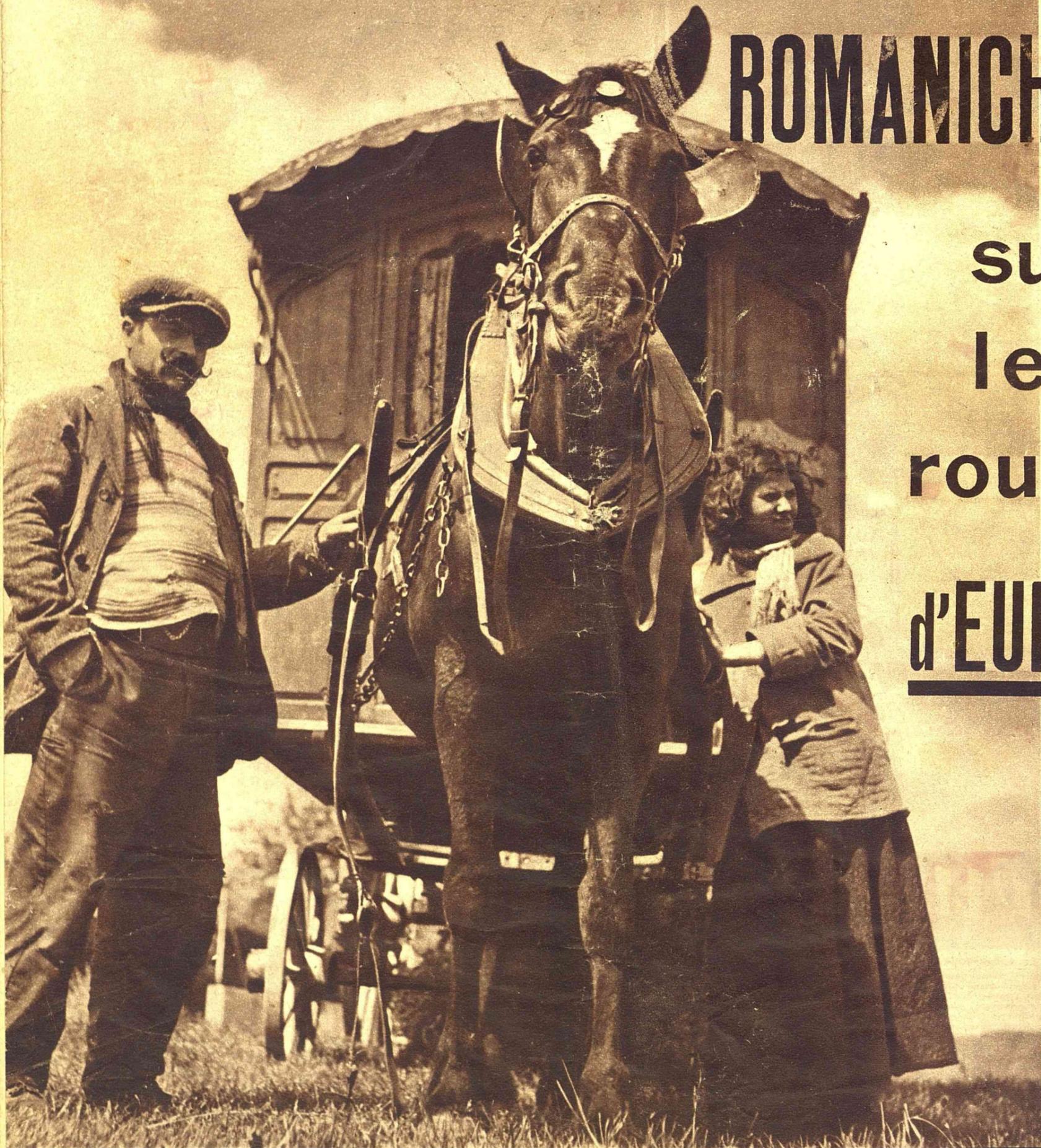
10 h. 30 : RADIO-PARIS. — Musique classique enregistrée : Bach, Haydn, Mozart, Schumann).
16 h. 30 : PARIS-P. T. T. — Musique enregistrée : « Salomé » (Richard Strauss).
18 h. 30 : TOUR EIFFEL. — Emission du Centre Confédéral d'Education Ouvrière.

MERCREDI 29 SEPTEMBRE

11 h. 50 : RADIO-PARIS. — Chronique des Nouveautés musicales, par Mme Landowski.
16 h. 50 : PARIS-P. T. T. — Causerie scientifique « La cellule végétale ».
18 h. 30 : RADIO-PARIS. — Causerie sur la chasse, par M. Dukercy.

regards

10
Fr.50
1.75 Belge
0.35 Suisse
24 pages



ROMANICHELS

sur
les
routes
d'EUROPE

Dans le Prado désaffecté, par EGON ERWIN KISCH